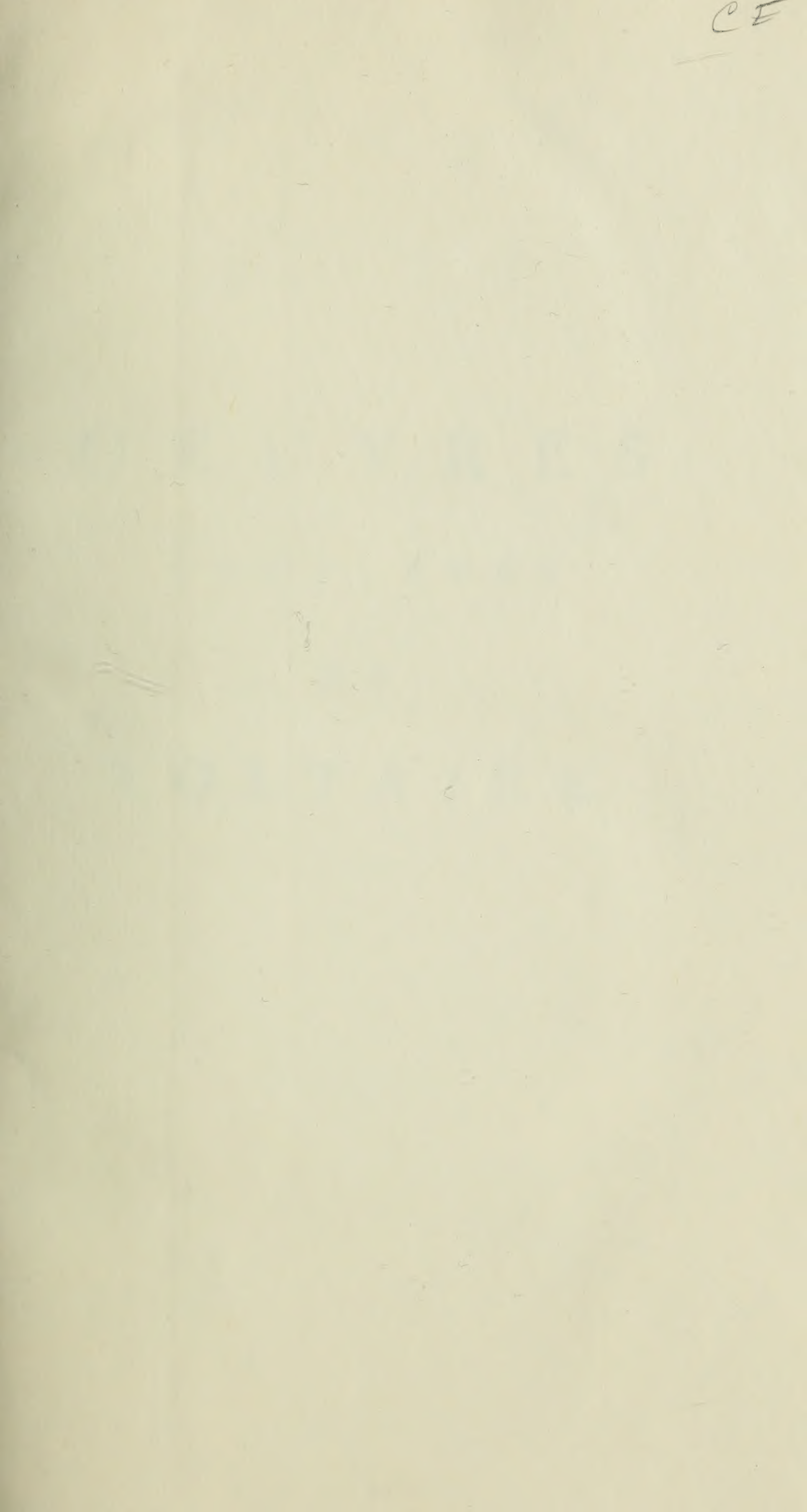




OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



THEATRE.

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

PAR M. HUME.

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR JEROME CARRÉ.

Repréſentée à Paris au mois d'auguſte 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

EPITRE DEDICATOIRE

DU TRADUCTEUR

DE L'ECOSSAISE

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre ſous vôtre protection n'eſt qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un ſervice éternel aux beaux arts et au bon goût, en contribuant par votre généroſité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus ſur la ſcène *Céſar* et *Ptolomée*, *Athalie* et *Joad*, *Mérope* et ſon fils entourés et preſſés d'une foule de jeunes gens, ſi les ſpectacles ont plus de décence, c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable, que l'art de la tragédie et de la comédie eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage : il n'en eſt aucun dans lequel ils n'aient de très-illuſtres rivaux,

ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes ; mais, il faut l'avouer, nous ne ſommes que les diſciples des *Newtons*, des *Lockes*, des *Galilées.* Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il eſt encore loin de l'archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe ! Je ne prétends point peſer le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance : je vous dis ſeulement comment penſent les autres peuples ; et vous ſavez, Monſieur, vous qui dans votre première jeuneſſe avez voyagé pour vous inſtruire, vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ſes voiſins.

Si vous deſcendez des arts de l'eſprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oſerions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'eſt dans le ſeul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre : c'eſt pourquoi dans pluſieurs villes d'Italie la bonne compagnie ſe raſſemble pour repréſenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien ; c'eſt ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la ſcène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies étaient ſouvent de longues converſations en cinq actes. Comment haſarder ces ſpectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes et terribles, qui bien ménagées ſont un des plus grands reſſorts de la tragédie ? comment apporter le corps de *Céſar* ſanglant ſur la ſcène ? comment faire deſcendre une reine éperdue dans le tombeau de ſon époux, et l'en faire ſortir mourante de la main de ſon fils, au milieu d'une foule qui cache, et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du ſpectacle par le contraſte du ridicule ?

C'eſt de ce défaut monſtrueux que vos ſeuls bienfaits ont purgé la ſcène ; et quand il ſe trouvera des génies qui ſauront allier la pompe d'un appareil néceſſaire et la vivacité d'une action également terrible et vraiſemblable à la force des penſées, et ſurtout à la belle et naturelle poëſie, ſans laquelle l'art dramatique n'eſt rien, ce ſera vous, Monſieur, que la poſtérité devra remercier. (1)

(1) Il y avait long-temps que M. de *Voltaire* avait réclamé contre l'uſage ridicule de placer les ſpectateurs ſur le théâtre et de retrécir l'avant-ſcène par des banquettes, lorſque M. le comte de *Lauraguais* donna les ſommes néceſſaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet uſage.

M. de *Voltaire* s'eſt élevé contre l'indécence d'un parterre debout et tumultueux ; et dans les nouvelles ſalles conſtruites

Mais il ne faut pas laiſſer ce ſoin à la poſtérité ; il faut avoir le courage de dire à ſon ſiècle ce que nos contemporains font de noble et d'utile. Les juſtes éloges ſont un parfum qu'on réſerve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il reſpire; et ſi on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'eſt-il plus, on exagère ſon mérite pour abaiſſer ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage ſachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme eſtimable et malheureux ſecouru par vous ; je veux qu'on ſache que tandis que vous occupez votre loiſir à faire revivre, par les ſoins les plus coûteux et les plus pénibles, un art utile perdu dans l'Aſie qui l'inventa, vous faites renaître un ſecret

à Paris le parterre eſt aſſis. Ses juſtes réclamations ont été écoutées ſur des objets plus importans. On lui doit en grande partie la ſuppreſſion des ſépultures dans les égliſes, l'établiſſement des cimetières, hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu ſes ouvrages ; enfin l'abolition de la ſervitude de la glèbe et celle de la torture. Tous ces changemens ſe ſont faits, à la vérité, lentement, à demi, et comme ſi l'on eût voulu prouver en les feſant qu'on ſuivait non ſa propre raiſon, mais qu'on cédait à l'impulſion irréſiſtible que M. de *Voltaire* avait donnée aux eſprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'eſt établie peu de temps après ſa mort en Suède et dans les Etats héréditaires de la maiſon d'Autriche ; et, quoi qu'on en diſe, nous la verrons bientôt s'établir en France.

plus ignoré, celui de ſoulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente. (2)

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils ſont incapables de faire; et c'eſt ce qui redouble mon reſpect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

(2) M. le comte de *Lauraguais* avait fait une penſion au célèbre *du Marſais*, qui ſans lui eût traîné ſa vieilleſſe dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun ſecours, parce qu'il était ſoupçonné d'être janſéniſte, et même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

A MESSIEURS

LES PARISIENS. (a)

MESSIEURS,

Je ſuis forcé par l'illuſtre M. *F......* de m'expoſer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai ſur le *ton* du ſentiment et du reſpect ; ma plainte ſera marquée au *coin* de la bienſéance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'eſpère que M. *F.....* ſera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne ſont pas accoutumés à ſe prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *ſentimentés*, font *métier et marchandiſe* d'inſulter *le tiers et le quart*, ſans aucune *provocation*, comme dit *Cicéron* dans l'oraiſon *pro Murena*, page 4.

Meſſieurs, je m'appelle *Jérôme Carré*, natif de Montauban ; je ſuis un pauvre jeune homme ſans fortune ; et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cauſe que M. *L. F......* de *P.....* m'y perſécute, je ſuis venu implorer la protection des Pariſiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoſſaiſe de M. *Hume*. Les comédiens français et les italiens voulaient la repréſenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou ſix fois, et voilà que M. *F....* emploie

(*a*) Cette plaiſanterie fut publiée la veille de la repréſentation.

ſon autorité et ſon crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens quand il était jéſuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *ſuſpecter* d'être hérétique.

Enſuite il appelle M. *Hume*, *M. Home;* et puis il dit que M. *Hume* le prêtre, auteur de cette pièce, n'eſt pas parent de M. *Hume* le philoſophe. Qu'il conſulte ſeulement le journal encyclopédique du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent ſoixante-treize journaux qui paraiſſent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137 :

L'auteur de Douglas *eſt le miniſtre Hume, parent du fameux David Hume, ſi célèbre par ſon impiété.*

Je ne ſais pas ſi M. *David Hume* eſt impie : s'il l'eſt, j'en ſuis bien fâché, et je prie Dieu pour lui comme je le dois; mais il réſulte que l'auteur de l'Ecoſſaiſe eſt M. *Hume* le prêtre, parent de M. *David Hume;* ce qu'il fallait prouver, et ce qui eſt très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru ſon frère; mais qu'il ſoit frère ou couſin, il eſt toujours certain qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe. Il eſt

vrai que dans le journal que je cite, l'Ecoſſaiſe n'eſt pas expreſſément nommée; on n'y parle que d'Agis et de Douglas; mais c'eſt une bagatelle.

Il eſt ſi vrai qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe que j'ai en main pluſieurs de ſes lettres, par leſquelles il me remercie de l'avoir traduite; en voici une que je ſoumets aux lumières du charitable lecteur:

My dear tranſlator, mon cher traducteur, *you have comitted many a blunder in your performance*, vous avez fait pluſieurs balourdiſes dans votre traduction: *you have quitte impoverish'd the caracter of Waſp, and you have blotted his chaſtiſement at the end of the drama*....... vous avez affaibli le caractère de *Frélon*, et vous avez ſupprimé ſon châtiment à la fin de la pièce.

Il eſt vrai, et je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint ſon Waſp, (ce mot *waſp* veut dire *frélon*); mais je ne l'ai fait que par le conſeil des perſonnes les plus judicieuſes de Paris. La politeſſe françaiſe ne permet pas certains termes que la liberté anglaiſe emploie volontiers. Si je ſuis coupable, c'eſt par excès de retenue; et j'eſpère que meſſieurs les Pariſiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonſpection.

Il femble que M. *Hume* ait fait fa comédie uniquement dans la vue de mettre fon *Wafp* fur la fcène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce perfonnage ; j'ai auffi retranché quelque chofe de miladi Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel eft mon refpect pour les dames.

M. *F*....., dans la vue de me nuire, dit dans fa feuille, page 114, qu'on l'appelle auffi *Frélon*, que plufieurs perfonnes de mérite l'ont fouvent nommé ainfi. Mais, Meffieurs, qu'eft-ce que cela peut avoir de commun avec un perfonnage anglais dans la pièce de M. *Hume*? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous fupplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jufqu'où va fa malice : il dit, page 115, que le bruit courut longtemps qu'*il avait été condamné aux galères ;* et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en fupplie, que ce monfieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais ? Il parle des raifons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur*. Je vous jure, Meffieurs, que je n'entre dans aucune de ces raifons ; il peut y en avoir de

bonnes, ſans que M. *Hume* doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en ſuis pas moins le traducteur de l'Ecoſſaiſe. Je vous demande, Meſſieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, JEROME CARRÉ, natif de Montauban, demeurant dans l'impaſſe de Saint-Thomas du Louvre; car j'appelle *impaſſe*, Meſſieurs, ce que vous appelez *cul-de-ſac :* je trouve qu'une rue ne reſſemble ni à un cul ni à un ſac : je vous prie de vous ſervir du mot d'*impaſſe*, qui eſt noble, ſonore, intelligible, néceſſaire, au lieu de celui de cul, en dépit du ſieur *F*..... ci-devant j.....

AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut repréſentée au commencement d'auguſte 1760. On commença tard, et quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi long-temps? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F..... eſt monté à l'hôtel de ville*. Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertance de ſe reconnaître dans la comédie de l'Ecoſſaiſe, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées l'*Année littéraire*, que l'Ecoſſaiſe n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze cents perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient et le mépriſaient ſouverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris ſait aſſez qu'il n'eſt pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.....* et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F.....* dans *Frélon*. Un avocat à la ſeconde repréſentation s'écria :

Courage, M. Carré, vengez le public; le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finiſſaient point. *Carré*, au ſortir du ſpectacle fut embraſſé par plus de cent perſonnes. Que vous êtes aimable, M. *Carré*, lui diſait-on, d'avoir fait juſtice de cet homme, dont les mœurs ſont encore plus odieuſes que la plume! Eh, Meſſieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne ſuis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale et d'intérêt.

Comme il parlait ainſi ſur l'eſcalier, il fut barbouillé de deux baiſers par la femme de *F*..... Que je vous ſuis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu; il ne comprenait pas comment un perſonnage anglais pouvait être pris pour un français nommé *F*..... et toute la France lui feſait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonſpection: il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il ſe trouve toujours quelqu'un qui lui reſſemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important

dans

dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai ſuccès, car elle reçut dans pluſieurs provinces les mêmes applaudiſſemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant eſtimé dans les provinces que dans la capitale : mais il eſt bien plus vraiſemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le ſuccès. Peignez un faquin, vous ne réuſſirez qu'auprès de quelques perſonnes ; intéreſſez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, voici la traduction d'une lettre de milord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au ſujet de ſa pièce de l'Ecoſſaiſe.

„ Je crois, mon cher *Hume*, que vous „ avez encore quelque talent ; vous en êtes „ comptable à la nation : c'eſt peu d'avoir „ immolé ce vilain *Frélon* à la riſée publique, „ ſur tous les théâtres de l'Europe, où l'on „ joue votre aimable et vertueuſe Ecoſſaiſe ; „ faites plus, mettez ſur la ſcène tous ces „ vils perſécuteurs de la littérature, tous „ ces hypocrites noircis de vices, et calom„ niateurs de la vertu ; traînez ſur le théâtre, „ devant le tribunal du public, ces fanati„ ques enragés, qui jettent leur écume ſur „ l'innocence, et ces hommes faux, qui vous „ flattent d'un œil, et qui vous menacent

„ de l'autre, qui n'oſent parler devant „ un philoſophe, et qui tâchent de le „ détruire en ſecret; expoſez au grand jour „ ces déteſtables cabales qui voudraient „ replonger les hommes dans les ténèbres.

„ Vous avez gardé trop long-temps le „ ſilence; on ne gagne rien à vouloir adou- „ cir les pervers, il n'y a plus d'autre moyen „ de rendre les lettres reſpectables que de „ faire trembler ceux qui les outragent: c'eſt „ le dernier parti que prit *Pope* avant que „ de mourir: il rendit ridicules à jamais, „ dans ſa Dunciade, tous ceux qui devaient „ l'être: ils n'osèrent plus ſe montrer, ils „ diſparurent; toute la nation lui applaudit; „ car ſi dans les commencemens la mali- „ gnité donna un peu de vogue à ces lâches „ ennemis de *Pope*, de *Swift* et de leurs „ amis, la raiſon reprit bientôt le deſſus. „ Les *Zoïles* ne ſont ſoutenus qu'un temps. „ Le vrai talent des vers eſt une arme qu'il „ faut employer à venger le genre-humain. „ Ce n'eſt pas les *Pantolabes* et les *Nomen-* „ *tanus* ſeulement qu'il faut effleurer; ce „ ſont les *Anitus* et les *Mélitus* qu'il faut „ écraſer. Un vers bien fait tranſmet à la „ dernière poſtérité la gloire d'un homme „ de bien, et la honte d'un méchant. „ Travaillez, vous ne manquerez pas de „ matière, &c. „

PREFACE.

LA comédie dont nous préſentons la traduction aux amateurs de la littérature eſt (*a*) de M. *Hume*, paſteur de l'égliſe d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il eſt parent et ami de ce célèbre philoſophe M. *Hume*, qui a creuſé avec tant de hardieſſe et de ſagacité les fondemens de la métaphyſique et de la morale : ces deux philoſophes ſont également honneur à l'Ecoſſe leur patrie.

La comédie intitulée l'*Ecoſſaiſe* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réuſſir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui eſt par-tout la même : il a la naïveté et la vérité de l'eſtimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force et d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne et celui de *Freeport*, ne reſſemblent à rien de ce que nous connaiſſons ſur les théâtres de France ; et cependant, c'eſt la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune : ce ſont des touches ſemblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie

(*a*) On ſent bien que c'était une plaiſanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

d'avoir de l'efprit, et de montrer miférablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les perfonnages ; rien d'étranger au fujet ; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui rempliffent le vide de l'action. C'eft une juftice que nous fommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le confeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chofe du rôle de *Frélon*, qui paraiffait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raifon, à la fin de la pièce ; mais cette juftice qu'on lui rendait femblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'efprit au dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* eft fi lâche et fi odieux que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce perfonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il eft dans la nature ; car dans les grandes villes, où la preffe jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miférables qui fe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* fubalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, fous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme fi les vers

qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſavans, & pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie qui ont préſidé au dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage néceſſaire au genre-humain, dont la ſuſpenſion fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des eſſais qu'il s'eſt amuſé à faire ſur l'art de la comédie, remarque très-judicieuſement que l'on doit ſonger à mettre ſur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* eſt une eſpèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraiſſaient dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il ſe plaît quelquefois à tracer des objets dont la baſſeſſe peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le ſujet ſoit bas, pourvu qu'il ſoit vrai. Ils diſent que la comédie étend ſes droits ſur tous les caractères et ſur toutes les conditions; que tout ce qui eſt dans la nature doit être peint; que nous avons une fauſſe délicateſſe, et que l'homme le plus mépriſable peut ſervir de contraſte au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la juſtification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne préſenter ſon *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'eſt pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conſervant aux perſonnages la nobleſſe de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'eſt que l'unité de temps, de lieu, et d'action y eſt obſervée ſcrupuleuſement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'eſt jamais vide. Rien n'eſt plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs ſortir de la ſcène, et deux autres venir à leur place ſans être appelés, ſans être attendus; ce défaut inſupportable ne ſe trouve point dans l'Ecoſſaiſe.

Quant au genre de la pièce, il eſt dans le haut comique, mêlé au genre de la ſimple comédie. L'honnête homme y ſourit de ce ſourire de l'ame, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendriſſans juſques aux larmes, mais ſans pourtant qu'aucun perſonnage s'étudie à être pathétique: car de même que la bonne plaiſanterie conſiſte à ne vouloir point être plaiſant, ainſi celui qui vous émeut ne ſonge point à

vous émouvoir ; il n'eſt point rhétoricien; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puiſſe être !

Nous ne ſavons pas ſi cette pièce pourrait être repréſentée à Paris ; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter ſouvent les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une pièce anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous ſommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ſes expreſſions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui eſt beaucoup plus important, c'eſt que cette comédie eſt d'une excellente morale, et digne de la gravité du ſacerdoce dont l'auteur eſt revêtu, ſans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainſi traitée eſt un des plus utiles efforts de l'eſprit humain. Il faut convenir que c'eſt un art, et un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raiſonnemens. Il eſt aiſé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, et le talent eſt rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paſſage de notre compatriote *Montagne* ſur les ſpectacles.

„ J'ai ſoutenu les premiers perſonnages „ ès tragédies latines de *Bucanam* et de „ *Guerante*, et de *Muret*, qui ſe repréſentèrent à notre collége de Guienne avec „ dignité. En cela, *Andreas Goveanus* notre „ principal, comme en toutes autres parties de ſa charge, fut ſans comparaiſon „ le plus grand principal de France, et „ m'en tenait-on maître ouvrier. C'eſt un „ exercice que je ne meſloue point aux „ jeunes enfans de maiſon, et ai vu nos „ princes depuis s'y adonner en perſonne, „ à l'exemple d'aucuns des anciens, honneſtement et louablement : il eſt loiſible „ même d'en faire meſtier aux gens d'honneur, et en Gréce. *Ariſtoni tragico actori* „ *rem aperit : huic et genus et fortuna honeſta* „ *erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos* „ *pudori eſt, ea deformabat.* Car j'ai toujours „ accuſé d'impertinence ceux qui condamnent ces esbatemens, et d'injuſtice ceux „ qui empêchent l'entrée de nos bonnes „ villes aux comédiens qui le valent, et „ envient au peuple ces plaiſirs publics. „ Les bonnes polices prennent ſoin d'aſſembler les citoyens, et les rallier comme aux

„ offices

» offices férieux de la dévotion, auffi aux
» exercices et jeux. La fociété et amitié s'en
» augmente, et puis on ne leur concède
» des paffe-temps plus réglés que ceux qui
» fe font en préfence de chacun, et à la
» vue même du magiftrat; et trouverais
» raifonnable que le prince à fes dépens
» en gratifiaft quelquefois la commune; et
» qu'aux villes populeufes il y eût des lieux
» deftinés et defpofés pour ces fpectacles,
» quelque divertiffement de pires actions
» et occultes. Pour revenir à mon propos,
» il n'y a tel que d'allécher l'appétit et
» l'affection, autrement on ne fait que des
» afnes chargés de livres, on leur donne
» à coup de fouet, en garde, leur pochette
» pleine de fcience; laquelle, pour bien
» faire, il ne faut pas feulement loger chez
» foi, il la faut époufer. »

PERSONNAGES.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartemens.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

Le lord MONROSE, Ecoſſais.

Le lord MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRELON, écrivain de feuilles.

Ladi ALTON, *on prononce* Lédi.

Pluſieurs anglais qui viennent au café.

Domeſtiques.

Un Meſſager d'Etat.

La ſcène eſt à Londres.

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La ſcène repréſente un café et des chambres ſur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le café. (*)

FABRICE, FRELON.

FRELON, *dans un coin, auprès d'une table ſur laquelle il y a une écritoire et du café, liſant la gazette.*

QUE de nouvelles affligeantes ! des grâces répandues ſur plus de vingt perſonnes ! aucunes ſur moi ! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait ſon devoir ; le beau mérite ! Une penſion à l'inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! et à moi rien ! Encore, encore, et à moi rien ! (*il jette la gazette et ſe promène.*) Cependant je rends ſervice à l'Etat, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais enchérir le papier.... et à moi rien !

(*) On a fait hauſſer et baiſſer une toile au théâtre de Paris, pour marquer le paſſage d'une chambre à une autre ; la vraiſemblance et la décence ont été bien mieux obſervées à Lyon, à Marſeille et ailleurs. Il y avait ſur le théâtre un cabinet à côté du café. C'eſt ainſi qu'on aurait dû en uſer à Paris.

Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chofe à dire du mal, fi je puis parvenir à en faire, ma fortune eft faite. J'ai loué des fots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'eft pas à médire, c'eft à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du café.*)

Bonjour, M. Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, fur mon ame, ce n'eft point du tout ce fentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je fuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

FRELON.

C'eft que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je fuis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles ſoient jolies; et pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guère faite pour vous; car elle ne ſe vante jamais, et ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connaît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh non: elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs ſa vertu.....

FRELON.

Ha ha ha ha, ſa vertu!...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domeſtique en livrée qui

porte une malle : c'eſt quelque ſeigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville. O Ciel ! daigne m'y protéger.... Infortuné que je ſuis !... On m'a dit que je ferais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie, un appartement aſſez propre, table d'hôte ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne, très-belle et très-vertueuſe.

FRELON.

Eh, oui, très-vertueuſe, hé, hé.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe et la beauté ne ſont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puiſſe être en ſolitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres?

FABRICE.

M. Frélon peut vous en inſtruire, car il en fait; c'eſt l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus; il eſt très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en ſe promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous ſoyez bien ſervi.

(*il ſort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué: c'eſt un grand ſeigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Milord, permettez que je vous préſente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point milord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, et c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt votre emploi dans la maiſon?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur ; je paſſe ma vie au café ; j'y compoſe des brochures, des feuilles; je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière; une fille me reste, errante comme moi, misérable et peut-être déshonorée; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans! car enfin, je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*un de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à

bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuſe ; je ſuis perdu, je ſuis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'eſt pas vrai, la pièce ne vaut rien, l'auteur eſt un ſot, et ſes protecteurs auſſi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaiſes ; tout renchérit ; l'Etat eſt anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles ſont des feuilles de chêne ; la vérité eſt que la philoſophie eſt bien dangereuſe, et que c'eſt elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque. (*a*)

MONROSE, *toujours ſur le devant du théâtre.*

Le fils de milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le ſang du fils toutes les barbaries du père !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle eſt déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

(*b*) Et moi je vous dis que les philoſophes font baiſſer les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambaſſadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut ſiffler la pièce qui réuſſit, et ne pas ſouffrir qu'il ſe faſſe rien de bon.

(*ils parlent tous quatre en même temps.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaiſir de la ſatire. Le cinquième acte ſurtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandiſes.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; ces philoſophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième et le cinquième actes ſont pitoyables.

MONROSE, *ſe tournant.*

Quel ſabbat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas ſubſiſter tel qu'il eſt.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baiſſe pas, la patrie eſt perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes ſont raſſemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu !

FABRICE, *arrivant avec une ferviette.*

Meffieurs, on a fervi; furtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrofe.*) Monfieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il fe retire à part et dit à Fabrice :*) Ecoutez, un mot: milord Falbrige eft-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eft-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela fuffit: bonjour. Que la vie m'eft odieufe! (*il fort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne ferais point furpris qu'il allât fe tuer là-haut; ce ferait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*les furvenans fortent pour dîner. Frélon eft toujours à la table où il écrit. Enfuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCENE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

MADEMOISELLE Polly ! Mademoiſelle Polly !

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas ! je n'oſe, car ma maîtreſſe ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? Nous ſommes ſi triſtes !

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie : quand ma maîtreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecrétement ce qu'il vous faudra. (*il ſort.*)

FRELON, *ſe levant de ſa table.*

Je vous ſuis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtreſſe ? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte.

FRELON.

Eh, de quelle ſorte eſt-elle donc ?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter : vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, et que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons ; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux et méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta maîtreſſe qui languit ici dans la pauvreté, et qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie ; elle mange peu, c'eſt par régime, et vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière : nous connaiſſons ſa conduite, nous ſavons ſa naiſſance, nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaiſſez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O Ciel ! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, et je ſuis le cher M. Frélon. Ah çà, je ne dirai rien ; mais il faut....

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc ; cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maîtreſſe eſt auſſi reſpectable que vous êtes haïſſable : nous ſommes

très à notre aiſe, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles ſont très à leur aiſe, de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'eſt-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes. . . . Ah ! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur inſolence. Mépriſer M. Frélon ! (*il ſort.*)

SCENE V.

LINDANE, *ſortant de ſa chambre, dans un déshabillé des plus ſimples*, POLLY.

LINDANE.

Ah ! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'eſt un eſprit de travers, et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches ſont également méchantes ; qu'il cherche à s'inſinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je ſerais ſortie de cette maiſon qu'il fréquente, ſans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait abſolument vous voir, et je le rembarrais...

LINDANE.

LINDANE.

Il veut me voir ; et milord Murrai n'eſt point venu ! il n'eſt point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! ſouviens-toi ſurtout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde ; je veux bien vivre de pain et d'eau ; ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris : je ſais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maîtreſſe, on s'en aperçoit aſſez en me voyant : pour vous, ce n'eſt pas de même ; la grandeur d'ame vous ſoutient : il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi, je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance : je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe : n'ayons d'obligation à perſonne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits

ouvrages. Que mes mains te nourriſſent et t'habillent : tu m'as aidée : il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de ſervir des reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! milord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance ?

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être inſtruit, puiſque tu l'es à peine ? Il ne ſait rien, perſonne ne m'écrit ; je ſuis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de ſavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chère Polly, tu le ſais ; je ſuis une infortunée, dont le père fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite :

il ne me reſte que mon courage. Mon père eſt errant de déſert en déſert en Ecoſſe. Je ſerais déjà partie de Londres pour m'unir à ſa mauvaiſe fortune, ſi je n'avais pas quelque eſpérance en milord Falbrige. J'ai ſu qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Perſonne n'abandonne ſon ami. Falbrige eſt revenu d'Eſpagne, il eſt à Windſor; j'attends ſon retour. Mais hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne ſors jamais d'auprès de vous; et puis, le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly, mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés; et ſi les hommes ſont compatiſſans avec les femmes, ils en abuſent, ils veulent ſe faire un droit de notre miſère; et je veux rendre cette miſère reſpectable. Mais hélas! milord Murrai ne viendra point!

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une serviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiselle... je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés.... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste.... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la cour : ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger ?

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins....

LINDANE.

Je vous rends grâce avec fenfibilité ; mais je n'ai befoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez befoin de rien, et vous n'avez pas le néceffaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu impofer fi témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il eft deux heures, et milord Murrai ne viendra point !

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Milord dont vous parlez, je fais que c'eft l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'eft peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtreffe, je t'en avertis. Cette femme-là eft incompréhenfible. Mais qui eft donc cette autre dame qui entre dans mon café comme fi c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtreſſe, c'eſt miladi Alton, celle qui voulait épouſer Milord ; je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'eſt elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue : pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre ?

(*elle rentre.*)

SCENE VII.

Ladi ALTON, *ayant traverſé avec colère le théâtre et prenant Fabrice par le bras.*

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame ?

Ladi ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diableſſe de femme !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le Cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Ladi ALTON.

Vous m'ofez affurer que cette aventurière eft une perfonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Milord y eft venu, il n'y eft point venu en fecret ; elle l'a reçu en public, les portes de fon appartement ouvertes, ma femme préfente. Vous pouvez méprifer mon état, mais vous devez eftimer ma probité ; et quant à celle que vous appelez une aventurière, fi vous connaiffiez fes mœurs, vous les refpecteriez.

Ladi ALTON.

Laiffez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

FABRICE.

Oh, quelle femme! quelle femme!

Ladi ALTON, *elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, Ladi ALTON.

LINDANE.

Eh! qui peut frapper ainſi? et que vois-je?

Ladi ALTON.

Connaiſſez-vous les grandes paſſions, Mademoiſelle?

LINDANE.

Hélas, Madame, voilà une étrange queſtion.

Ladi ALTON.

Connaiſſez-vous l'amour véritable, non pas l'amour inſipide, l'amour langoureux, mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoiſonner ſa rivale, tuer ſon amant, et ſe jeter enſuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'eſt la rage dont vous me parlez là.

Ladi ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je ſuis jalouſe, vindicative, furieuſe, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

Ladi ALTON.

Répondez-moi, milord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? et de quel droit venez-vous m'interroger ? ſuis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

Ladi ALTON.

Je ſuis votre partie : ſi Milord vient encore vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidelle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

Ladi ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

Ladi ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaiſſez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà ſon portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je....

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuſe !... Madame....

Ladi ALTON.

Eh bien ?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

Ladi ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; si vous continuïez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, et qu'est devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*elles sortent.*)

SCENE III.

Ladi ALTON, FRELON.

Ladi ALTON.

QUOI ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez; m'avez-vous fervie ? avez-vous employé vos correfpondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle eft cette infolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je fais qu'elle eft écoffaife, et qu'elle fe cache.

Ladi ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jufqu'à préfent.

Ladi ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc fervie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de chofe, on ajoute quelque chofe, et quelque chofe avec quelque chofe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèfe.

Ladi ALTON.

Comment, pédant ! une hypothèfe !

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le gouvernement.

Ladi ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai: elle eſt très-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble, une écoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'Etat.

Ladi ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

Ladi ALTON.

Et tu ferais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence?

FRELON.

Je ſuis en relation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la maîtreſſe du valet de chambre d'un premier commis du miniſtre; je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée; je ſuppoſerais même que le père eſt ici. Voyez-vous; cela pourrait avoir des ſuites, et on mettrait votre rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Ladi ALTON.

Ah ! je refpire ; les grandes paffions veulent être fervies par des gens fans fcrupule (*c*) ; je veux que le vaiffeau aille à pleines voiles, ou qu'il fe brife. Tu as raifon ; une écoffaife qui fe cache, dans un temps où tous les gens de fon pays font fufpects, eft furement une ennemie de l'Etat ; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompenfé ; je te récompenferai encore. Il faudra m'inftruire de tout ce qui fe paffe ici.

FRELON.

Madame, je vous confeille de faire ufage de tout ce que vous faurez, et même de ce que vous ne faurez pas. La vérité a befoin de quelques ornemens ; le menfonge peut être vilain, mais la fiction eft belle ; qu'eft-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit eft toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainfi il n'y a point proprement de menfonge.

Ladi ALTON.

Tu me parais fubtil : il femble que tu ayes étudié à Saint-Omer (*). Va, dis-moi feulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

(*) Il y avait à Saint-Omer un collége de jéfuites anglais très-renommé dans toute la Grande-Bretagne.

SCENE IV.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui ſoit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par inſtinct de courage, et lui par inſtinct de baſſeſſe. A préſent que je ſuis un peu plus de ſang froid, je penſe qu'il me ferait haïr la vengeance ; je ſens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans ſon état humble une fierté qui me plaît : elle eſt décente ; on la dit ſage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agiſſant dans le café.*) Adieu, mon maître, feſons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maiſon un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe et aimable.

Ladi ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

FREEPORT *vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, M. Freeport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me ſoucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche ſur ſa toile pour ſucer le ſang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FREEPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? qui logez-vous à préſent ?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FREEPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand' choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts ; et pour l'autre quart, il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encore plus ſingulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, et qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement ; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FREEPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle, pauvre et vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la dernière misère, et elle eſt fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point, ſa fierté eſt encore une vertu de plus ; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, et à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer ; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours ; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut apaiſer, et c'eſt la ſeule qu'elle ait eue dans la maiſon : enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe et de vertu ; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendreſſe.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez ; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là ; elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh, Monſieur, elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente : depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on ſe retire : je hais la cohue auſſi-bien qu'elle : qu'on me la faſſe venir ; où eſt ſon appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe ; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*il pouſſe la porte et entre.*)

SCENE VI.

LINDANE *paraiſſant toute effrayée*, POLLY *la ſuit.* FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

Eh mon Dieu ! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas ? Monſieur, vous me paraiſſez peu civil, et vous devriez reſpecter davantage ma ſolitude et mon ſexe.

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monſieur, ſi Madame le permet.

(*Freeport s'aſſied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'œil ſur Lindane et ſur Polly : il ôte ſon chapeau et le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſeyez-vous pas quand je ſuis aſſis?

LINDANE.

Monſieur, c'eſt que vous ne devriez pas l'être, c'eſt que je ſuis très-étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je ſuis très-connu ; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connais perſonne en ce pays-là, et vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aiſes, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapiſſerie, et prenez du chocolat avec moi. . . . ou ſans moi . . . . comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O Ciel ! quelle viſite je reçois ! Et Milord ne vient point ! Cet homme bizarre m'aſſaſſine ; je ne pourrai m'en défaire ; comment M. Fabrice a-t-il pu ſouffrir cela ? Il faut bien s'aſſeoir.

(elle s'aſſied, et travaille à ſon ouvrage.)

(un garçon apporte du chocolat ; Freeport en prend ſans en offrir ; il parle et boit par repriſes.)

FREEPORT.

Ecoutez. Je ne ſuis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous . . . le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuſe ; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monſieur ?

FREEPORT.

Parbleu, c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt un très-galant homme, et que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé, Monſieur ; non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraie modeſtie ; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir ; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien n'eſt jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela eſt encore plus mal que d'être fière : je ſais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taiſez-vous ; eſt-ce que vous êtes fière auſſi, vous ?

POLLY.

Oh l'original ! l'original !

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remercîment, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent et le ſecret.

(*il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant et ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas ! que tout ce

qui m'arrive m'humilie ! quelle générofité ! mais quel outrage !

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, et à prendre fon chocolat.*

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton fi emphatique ? *Le roi eft venu en haute perfonne.* Eh, malotru ! qu'importe que fa perfonne foit haute ou petite ? dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monfieur...

FREEPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me furprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je reffens jufqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'eft tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus fingulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'efprit, de refufer

un ſecours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde ?

FREEPORT.

Eh que veux-tu dire, toi ? en quoi ſuis-je bizarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi ; je vous ſers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monſieur, il ne faut plus diſſimuler ; nous ſommes dans la dernière misère, et ſans la bonté attentive du maître du café, nous ſerions mortes de froid et de faim. Ma maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvaient lui rendre ſervice ; vous l'avez ſu malgré elle : obligez-la malgré elle à ne pas ſe priver du néceſſaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuſes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtreſſe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours liſant.*

Que diſent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

LINDANE.

Polly, que dirait Milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle baſſeſſe ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, et j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu !

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refuſer. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme eſtimable et groſſier, qui ſait donner, et qui ne ſait pas vivre ; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toujours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de ſa vertu.

FREEPORT, *toujours prenant ſon chocolat et liſant.*

Hem, que dit-elle là ?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas, Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes ; elle parle de ſoupçons ; elle dit qu'une fille.....

FREEPORT.

Ah, ah ! eſt-ce qu'elle eſt fille ?

POLLY.

Oui, Monſieur, et moi auſſi.

FREEPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne fait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviserez je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuyerez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires, serviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime et ma reconnaiſſance ; mais ſurtout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice ! M. Fabrice ! à mon ſecours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame ?

LINDANE, *lui donnant la bourſe.*

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur a laiſſée par mégarde ; remettez-la lui, je vous en charge ; aſſurez-le de mon eſtime ; et ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE, *prenant la bourſe.*

Ah ! M. Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiſelle vous trompe, et qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah ! M. Fabrice ! eſt-ce vous qui me trahiſſez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne ; ſon état et ſa vertu me pénètrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation ; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOUS avez là bien opéré, Madame ; le ciel daignait vous ſecourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant ; Milord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable et ſuperbe rivale ; il l'aime encore ſans doute : c'en eſt fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'eſt une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée ; hélas ! elle a ſujet de l'être ; ſon état eſt bien plus cruel que le mien ; une ſuivante a toujours des reſſources, mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié sa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va, (*elle l'embrasse.*) sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu, sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille ?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés

de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent....

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon et du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! M. Fabrice, à l'aide! ma maîtreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(*la femme et la ſervante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans ſa chambre.*)

LINDANE, *en ſortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'Y a-t-il donc, notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait ; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, et ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal ? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre ? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle est d'Ecosse ?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui ; c'est notre feseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*il ſe promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice et de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu ſans reſſource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau déteſtable de la vie !

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens ; elle ſe porte très-bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

MONROSE.

Ah ! ce n'eſt que cela. Il faut que je ſorte, que j'aille, que je haſarde... oui... je le veux.

(*il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avait vu Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Ladi ALTON, ANDRÉ.

Ladi ALTON.

OUI, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon ; une écoſſaiſe cachée ici dans ce temps de trouble ! elle conſpire contre l'Etat ; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné : ah ! du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire ! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André, le laquais de Milord ; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'eſt-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Elle eſt pour moi ?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

Ladi ALTON.

Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous ; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

Ladi ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame ; il vous aimait ſi tranquillement ! mais ici ce n'eſt pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour et nuit ; il ne parle que de ſa chère Lindane ; cela eſt tout différent, vous dis-je.

Ladi ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi ; n'eſt-elle pas ſans deſſus ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRÉ.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

Ladi ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, et pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié.... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Ladi ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu; toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si mademoiſelle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commiſſion eſt faite. Oh, je fais bien mes commiſſions, moi!

(*il ſort.*)

Ladi ALTON *ouvre la lettre et lit.*

Liſons: *Ma chère, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane*.... Il ne m'en a jamais tant écrit.... *il y a deux jours, il y a un ſiècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vos ſeuls intérêts: je ſais qui vous êtes, et ce que je vous dois: je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent; comptez ſur moi comme ſur l'amant le plus fidelle, et ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(*après avoir lu.*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter; elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal intentionnée; le père de Murrai a commandé en Ecoſſe; ſes amis agiſſent, il court jour et nuit; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi; et ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.

SCENE II.

Ladi ALTON, POLLY, LINDANE.

Ladi ALTON *à Polly, qui paſſe de la chambre de ſa maîtreſſe dans une chambre du café.*

MADEMOISELLE, allez dire tout à l'heure à votre maîtreſſe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choſes très-agréables à lui dire; qu'il s'agit de ſon bonheur, (*avec emportement*) et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure, tout à l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh, Madame! nous ne craignons rien; mais votre phyſionomie me fait trembler.

Ladi ALTON.

Nous verrons ſi je ne viens pas à bout de cette fille vertueuſe, avec les propoſitions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, ſoutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame? venez-vous inſulter encore à ma douleur?

Ladi ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuſe. Je ſais que vous n'avez rien; je ſuis riche, je ſuis grande dame; je vous offre un de mes châteaux ſur les frontières

d'Ecoſſe, avec les terres qui en dépendent; allez y vivre avec votre famille, ſi vous en avez; mais il faut dans l'inſtant que vous abandonniez Milord pour jamais, et qu'il ignore toute ſa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas, Madame, c'eſt lui qui m'abandonne; ne ſoyez point jalouſe d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai ſans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Ladi ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naiſſance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; et quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encore moins de ma rivale. (*elle ſort.*)

Ladi ALTON *ſeule.*

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrémité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin de Frélon; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidelle amant! paſſion funeſte! je ſuffoque.

SCENE III.

FREEPORT, MONROSE *paraiſſent dans le café avec* la femme de Fabrice, la ſervante, les garçons du café, *qui mettent tout en ordre;* FABRICE, Ladi ALTON.

Ladi ALTON *à Fabrice.*

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici ſouvent: c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions.....

Ladi ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle et ſi patiente!

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE. (*à part.*)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête.... Malheureux que je ſuis!

FREEPORT.

Je paſſe mon temps à la bourſe ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois.... C'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE *à Freeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi ? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, et ſi elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le lord Falbrige mort !

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort ! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre ! le ſeul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter !

FREEPORT.

Il était votre ami ? j'en ſuis fâché... *D'Edimbourg*

le 14 avril. . . . . On cherche par-tout le lord Monrofe, condamné depuis onze ans à perdre la tête.

MONROSE.

Jufte Ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? milord Monrofe condamné à . . . .

FREEPORT.

Oui parbleu, le lord Monrofe.... lifez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

(*froidement.*)

Oui cela eft vrai. . . . (*à part.*) Il faut fortir d'ici, la maifon eft trop publique. . . . Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés enfemble aient jamais affemblé tant d'infortunes contre un feul homme. (*à fon valet Jacq, qui eft dans un coin de la falle.*) Hé, va faire feller mes chevaux, et que je puiffe partir, s'il eft néceffaire, à l'entrée de la nuit. . . . Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord Monrofe foit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le furlendemain on n'en parle plus. Si cette demoifelle Lindane n'était pas fi fière, j'irais favoir comme elle fe porte : elle eft fort jolie, et fort honnête.

SCENE IV.

Les acteurs précédens, un MESSAGER d'Etat.

LE MESSAGER.

VOUS vous appelez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, Monſieur ; en quoi puis-je vous ſervir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, et des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune écoſſaiſe nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, aſſurément, et c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle eſt jolie et honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune écoſſaiſe qu'on arrête ! et le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô

famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah ! pourquoi eſt-elle née ?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi, que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, M. le meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais ſi c'était une aventurière, comme le diſait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maiſon.... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien.... Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution ; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, et rien, c'eſt la même choſe ; votre maiſon ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où eſt-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes ?

FREEPORT.

Belle demande ! apparemment.... M. le meſſager, je dépoſe cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut ; voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût ſi fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire votre ſoumiſſion.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au plus haut intérêt. (*Freeport et le meſſager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié ! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de temps que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames.... Que deviendrai-je ?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort ! ... Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE *ſeul.*

On arrête une jeune écoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouvernement ! Je ne ſais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, *apercevant Polly qui paſſe.*

MADEMOISELLE, un petit mot, de grâce.... Etes-vous cette jeune et aimable perſonne née en Ecoſſe, qui....

POLLY.

Oui, Monſieur, je ſuis aſſez jeune; je ſuis écoſſaiſe, et pour aimable, bien des gens me diſent que je le ſuis.

MONROSE.

Ne ſavez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh non, Monſieur, il y a ſi long-temps que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait ſervi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'eſt vous apparemment qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez ſans doute qui eſt votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur, c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur, et moi auſſi ; mais j'aime mieux la ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſa famille ?

POLLY.

Monſieur, ma maîtreſſe veut être inconnue : elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces queſtions ?

MONROSE.

Une inconnue ! O Ciel, ſi long-temps impitoyable ! s'il était poſſible qu'à la fin je puſſe ! . . . mais quelles vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oh pour ſon âge, on peut le dire ; car elle eſt bien au-deſſus de ſon âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans ! . . . hélas ! ce ferait précifément l'âge qu'aurait ma malheureufe Monrofe, ma chère fille, feul refte de ma maifon, feul enfant que mes mains aient pu careffer dans fon berceau : dix-huit ans ? . . .

POLLY.

Oui, Monfieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une fi grande différence. Je ne fais pas pourquoi vous faites tout feul tant de réflexions fur fon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, et née dans ma patrie ! et elle veut être inconnue ! je ne me pofsède plus : il faut avec votre permiffion que je la voie, que je lui parle tout à l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monfieur, il eft impoffible que vous voyiez à préfent ma maîtreffe ; elle eft dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'eft pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré fon cœur, lui ont fait perdre l'ufage de fes fens. Hélas ! elle n'eft pas de ces filles qui s'évanouiffent

pour

pour peu de chofe. Elle eft à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eft un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, Monfieur, ménagez fa faibleffe et fes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreffement. Je fuis fon compatriote ; je partage toutes fes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; fouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiffe entretenir votre maîtreffe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriffez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui fe font évanouies font bien long-temps à fe remettre avant de recevoir une vifite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MONSIEUR, n'y a-t-il perfonne là ?

MONROSE.

Que j'attends fon retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, *ſe tournant.*

Qui? quoi ? comment? pourquoi? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monſieur. Je m'intéreſſe à ceux qui logent chez moi. Je ne ſais qui vous êtes ; mais on eſt venu me demander qui vous étiez : on rode autour de la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on repaſſe, on guette, et je ne ſerai point ſurpris ſi dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiſelle, qui eſt, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut abſolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi ; notre ami Freeport ne ſerait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne ſais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire ? où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir ſans la voir... Venez, que

je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire et ſurtout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune écoſſaiſe.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous ſeriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'eſt plus beau et plus honnête.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON *dans le café à une table*, FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je fuis obligé de vous l'avouer, M. Frélon; fi tout ce qu'on dit eft vrai, vous me feriez plaifir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit eft toujours faux; quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles: mon café paffera pour une boutique de poifons.

FREEPORT, *fe retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y penfe, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'eft trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous? cela paffe la raillerie.

FRELON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre café; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation! celle d'un eſpion, d'un mal-honnête homme (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit), et d'un mauvais auteur!

FRELON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez là vos écrits; ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre mademoiſelle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être écoſſaiſe, et qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être écoſſais.

FRELON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette dame ſi colère qui eſt venue ici, et avec ceux de ce milord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

FREEPORT.

Un milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands ſeigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand ſeigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je ſors. Mon ami, je ne ſais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune écoſſaiſe: je reviendrai inceſſamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler ſérieuſement; ſerviteur. Cette écoſſaiſe eſt belle et honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

Lord MURRAI, *penſif et agité;* FRELON, *lui feſant la révérence, qu'il ne regarde pas;* FABRICE, *s'éloignant un peu.*

Lord MURRAI *à Fabrice, d'un air diſtrait.*

Je ſuis très-aiſe de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment ſe porte cette belle et reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſéder chez vous ?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je ſuis sûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu, et pour tirer d'oppreſſion les infortunés ! Grâces à tes bontés et à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laiſſez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant Frélon*).

FRELON *à Fabrice.*

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en ſortant.*

Je ne vois point cela.

Lord MURRAI *à Frélon.*

Mon ami.

FRELON.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ? . . .

Lord MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecoſſe ; c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du miniſtre d'Etat ?

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

Lord MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir ; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme, et de mademoiſelle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand merci, Monſeigneur : tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent ; je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI, *ſeul un moment.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était poſſible que je puſſe réparer les torts de mon père ! ſi le ciel permettait ! . . Entrons. (*à Polly qui ſort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de temps ſans venir ici ? deux jours entiers ! . . . je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de milord Monroſe ; les miniſtres étaient à Vindſor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtreſſe me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, et je me ſerais évanouie auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

Lord MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons; je ne ſuis pas ſi fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

Lord MURRAI.

Juſte Ciel! la fille de Monroſe dans la pauvreté! malheureux que je ſuis! que m'as-tu dit? combien je ſuis coupable! que je vais tout réparer! que ſon ſort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

Lord MURRAI.

Entrons, entrons vîte; jetons-nous à ſes pieds: c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah, Milord! gardez-vous en bien: elle eſt actuellement avec un gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, et ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

Lord MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAI.

O deſtinée! juſte Ciel! pourrais-tu faire que cet

homme fût ce que je défire qu'il foit ? Et que fe difaient-ils, Polly ?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; et comme ils s'attendriffaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuffe préfente, et je fuis fortie.

SCENE IV.

Ladi ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

Ladi ALTON.

Ah ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà sûre de votre inconftance, de mon opprobre et de votre intrigue.

Lord MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*) Quel contre-temps effroyable !

Ladi ALTON.

Monftre, perfide !

Lord MURRAI.

Je puis être un monftre à vos yeux, et je n'en fuis pas fâché; mais pour perfide, je fuis très-loin de l'être: ce n'eft pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Ladi ALTON.

Après une promeffe de mariage ! fcélérat ! après m'avoir juré tant d'amour !

Lord MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous époufer, je voulais tenir ma parole.

Ladi ALTON.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

Lord MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Ladi ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les grâces.

Ladi ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penfes.

Lord MURRAI.

Je fais que vous êtes vindicative, envieufe plutôt que jaloufe, emportée plutôt que tendre; mais vous ferez forcée à refpecter celle que j'aime.

Ladi ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je fais qui elle eft; je fais qui eft l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je fais tout: des hommes plus puiffans que vous font inftruits de tout; et bientôt

on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez mépriſée.

Lord MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous ſommes perdus.

Lord MURRAI.

Ah ! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez....

Ladi ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle ſort.*)

SCENE V.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI.

QUE prétend cette furie ? que la jalouſie eſt affreuſe ! O Ciel ! fais que je ſois toujours amoureux, et jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane et cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque choſe ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer ; ma maîtreſſe eſt arrêtée

par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le ſuis auſſi ; et ſans un gros homme, qui eſt la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous ſerions en priſon à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire ; mais le moyen de ſe taire avec vous ?

Lord MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! et que de revers accumulés en foule ! je vois que le nom de ta maîtreſſe eſt toujours ſuſpect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la ſienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raiſon, allaient tout réparer ; la vertu m'inſpirait ; le crime s'oppoſe à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtreſſe ; je cours chez le miniſtre ; je vais tout preſſer, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la ſervir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(*il ſort.*)

POLLY *ſeule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE. (POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous, née dans le Locaber ! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante et si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement, mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte

moi-même, que je ſuis arrêtée et priſonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée cruelle vous ſépara de votre père, qui fut depuis ſi malheureux ?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous verſez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'eſſuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je ſuccombe ! Quel moment, et quel ſouvenir ! Chère et malheureuſe épouſe ! .... fils heureux d'être

mort, et de n'avoir pas vu tant de déſaſtres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? eſt-ce un ſonge? c'eſt le portrait même de ma mère; mes larmes l'arroſent, et mon cœur qui ſe fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mère, et je ſuis ce père infortuné dont la tête eſt proſcrite, et dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine! Où ſuis-je? Je tombe à vos genoux! voici le premier inſtant heureux de ma vie... O mon père!... hélas! comment oſez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de notre maiſon; vous ſavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice: toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abyme où je ſuis, qui me l'avait promis; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encore; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire? quel parti prendre ? Ah ! mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve.... ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai.... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte ; puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, et recevez encore mes embrassemens et mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN eſt fait, ma chère Polly ; je ne reverrai plus milord Murrai ; je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle ; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! et il ne m'a point vue ! c'eſt-là le comble. O mon malheureux père ! que ne ſuis-je partie plus tôt !

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable miladi Alton....

LINDANE.

Quoi ! c'eſt ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire ! Peut-on plus indignement ſe voir outrager ? Va, ſois ſûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc ; je vous jure que Milord. . . .

LINDANE.

Lui perfide ! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Milord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour ; je ne ſais où je vais ; je ne ſais ce que je deviendrai : mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chère maîtreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah ; Polly ! es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe-moi : ne me parle point de Milord : hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi. . . . .

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les ſoupirs me ſuffoquent. Suis-moi, et ſois prête à partir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, Monsieur, à qui je dois tant; vous qui avez déployé un caractère si généreux; vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits; je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme, qui est de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce Monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble: je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela est sot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme

pour cette befogne. Je fuis affligé, je ne le cache pas; et quoiqu'elle foit fière, comme je le lui ai dit, elle eft fi honnête qu'on eft fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, fi vous vous en allez, Mademoifelle. Je vous ferai toujours du bien. . . . Nous nous retrouverons peut-être un jour, que fait-on? ne manquez pas de m'écrire. . . . n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiffance; et fi jamais la fortune. . . .

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perfonne-là eft très-bien née. Je ferais très-aife de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'efprit, au moins.

FABRICE.

Mademoifelle, pardonnez; mais je fonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici fous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées fi vous nous quittez.

LINDANE.

O Ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudrait que je fuffe enchaînée ici, et que Milord... et mon père. . . .

FREEPORT *à Fabrice.*

Oh, qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne fais quoi qui me touche, qu'elle parte fi elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me foucie de cinq

cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira ; écrivez-moi ; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCENE II.

Lord MURRAI et ses gens, *dans l'enfoncement ;* LINDANE et les Acteurs précédens, *sur le devant.*

Lord MURRAI *à ses gens.*

RESTEZ ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE *à Polly.*

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce milord-là vient toujours mal à propos ; il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement ; mais, après tout, que cela me fait-il ? j'ai quelque affection .... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encore ma reconnaiſſance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point .... je vous verrai pourtant encore une fois : je reſterai dans la maiſon, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me ſens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiſelle.

SCENE III.

Lord MURRAI, LINDANE, POLLY.

Lord MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maiſon vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baiſſez les yeux, et vous pleurez ! quel eſt ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il cauſé quelque chagrin ? il en porterait la peine ſur l'heure.

LINDANE, *en eſſuyant ſes larmes.*

Hélas ! c'eſt un bon homme, un homme groſſièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas

inſulté à mes diſgrâces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimé, n'aurait point paſſé trois jours ſans m'écrire.

Lord MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été abſent que pour vous, je n'ai ſongé qu'à vous, je vous ai ſervie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me ſuis échappé un moment que pour prévenir ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu ! moi, ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

Lord MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres ; ſa méchanceté augmente encore, s'il ſe peut, ma tendreſſe : qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illuſtre, et l'état malheureux où vous êtes, ſi peu fait pour ce grand nom ?

LINDANE.

Qui vous l'a dit ?

Lord MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahiſſiez vous-même ; je vous ai ſervie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaiſſez ; vous ſavez quelle haine a toujours diviſé nos deux maiſons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher ; et vous, ſon fils ! vous ! vous oſez m'aimer.

Lord MURRAI.

Je vous adore, et je le dois ; c'eſt à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'eſt une juſtice de la Providence ; mon cœur, ma fortune, mon ſang eſt à vous. Confondons enſemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'eſt ſi cher. Puiſſent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

Lord MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiſelle ; j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des réſolutions déſeſpérées. Milord, ſecondez-moi bien.

Lord MURRAI.

Eh, qui a pu vous inſpirer le deſſein de me fuir, de rendre tous mes ſoins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

Lord MURRAI.

Votre père ? eh, où eſt-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il eſt ici ; il m'emmène, c'en eſt fait.

Lord MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il eſt ici ? conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

Lord MURRAI.

La vôtre eſt plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*en ſe retournant.*) Quoi ! on n'eſt pas encore revenu ? Ciel, que le mal ſe fait rapidement, et le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; ſi vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

Lord MURRAI.

Ah ! que c'eſt avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir ſi fort preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgrâces, avez-vous changé de deſſein ? avez-vous retrouvé et perdu en ſi peu de temps le ſentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable.... je vous ſuivrai.... mais, encore une fois, attendez quelque temps ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages ; ne me refuſez pas des inſtans précieux.

MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, et vous les perdez ; ſongez-vous que nous ſommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier ſupplice ?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi ; je n'y réſiſte plus. J'ai honte d'avoir tardé.... cependant j'avais quelque eſpoir.... n'importe, vous êtes mon père, je vous ſuis. Ah, malheureuſe !

SCENE V.

FREEPORT *et* FABRICE *paraiſſant d'un côté, tandis que* MONROSE et ſa fille *parlent de l'autre.*

FREEPORT *à Fabrice.*

Sa ſuivante a pourtant remis ſon paquet dans ſa chambre ; elles ne partiront point ; j'en ſuis bien aiſe : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point ; mais elle eſt ſi bien née que je la voyais partir avec une eſpèce d'inquiétude que je n'ai jamais ſentie, une eſpèce de trouble.... je ne ſais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Freeport.*

Adieu, Monſieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre-humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez reſter : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI et dernière.

Les acteurs précédens, le lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ſes gens.*

Lord MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô Ciel ! qui m'avez ſecondé.

FREEPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit milord ? Que cet homme me choque avec ſes grâces !

MONROSE *à ſa fille, tandis que milord Murrai parle à ſon domeſtique.*

Quel eſt cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'eſt .... ô Ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monſieur, c'eſt milord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient

encore inſulter à tant de malheurs ! (*il tire ſon épée.*) Il aura le reſte de ma vie , ou moi la ſienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'eſt ainſi que vous me trahiſſez ?

FABRICE, *ſe jetant au-devant de Monroſe.*

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de ſe battre quand ils en ont envie ? les volontés ſont libres, laiſſez-les faire.

Lord MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à Monroſe.*

Vous êtes le père de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſais, je ne le déſavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur, encore une fois.....

Lord

Lord MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le déſarmer. (*il tire ſon épée.*)

LINDANE, *entre les bras de Polly.*

Cruel ! . . . vous oſeriez ! . . .

Lord MURRAI.

Oui, j'oſe. . . . Père de la vertueuſe Lindane, je ſuis le fils de votre ennemi (*il jette ſon épée*) : c'eſt ainſi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre !

Lord MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, liſez, et connaiſſez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétabliſſement de ma maiſon ! O Ciel ! et c'eſt à vous, c'eſt à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur ! . . . (*il veut ſe jeter à ſes pieds.*) vous triomphez de moi plus que ſi j'étais tombé ſous vos coups. (*d*)

LINDANE.

Ah que je ſuis heureuſe ! mon amant eſt digne de moi.

Lord MURRAI.

Embraſſez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! et comment reconnaître tant de générosité?

Lord MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE L'ECOSSAISE.

(*a*) EDITION de 1768.

UN SECOND.

Tes feuilles ſont des feuilles de chêne : la vérité eſt que le grand turc arme puiſſamment pour faire une deſcente à la Virginie, et que c'eſt ce qui fait tomber les fonds publics.

(*b*) LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baiſſent, et qu'il faut envoyer un autre ambaſſadeur à la Porte.

(*c*) ACTE II, SCENE III, *édition de 1760.*

Ladi ALTON.

Ah ! je reſpire : les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaiſſeau aille à pleines voiles, &c.

(*d*) *Ibid.* ACTE V, SCENE VI.

MONROSE.

... Ah, mon bienfaiteur !.. ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

Fin des Variantes.

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMEDIE.

Repréſentée à Paris, en 1762, en cinq actes, ſous le nom de L'ECUEIL DU SAGE, qui n'était pas ſon véritable titre ; remiſe au théâtre en 1778, en trois actes, après la mort de l'auteur.

PERSONNAGES.

Le marquis du CARRAGE.

Le chevalier de GERNANCE.

METAPROSE, bailli.

MATHURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTE, élevée chez *Dignant.*

BERTHE, ſeconde femme de *Dignant.*

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

La ſcène eſt en Picardie, et l'action du temps de Henri II.

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Ecoutez-moi, Monſieur le magiſter ;
Vous ſavez tout, du moins vous avez l'air
De tout ſavoir ; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtreſſe
S'appelle Acante, et n'a point d'autre nom?
D'où vient cela ?

LE BAILLI.

Plaiſante queſtion !
Eh, que t'importe ?

MATHURIN.

Oh ! cela me tourmente :
J'ai mes raiſons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.

C'eſt un beau nom ; il vient du grec *Antos*,
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur* ; et ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main ;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? chaque père à ſa guiſe
Donne des noms aux enfans qu'on baptiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acante vient du grec ?

LE BAILLI.

Choſe certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE BAILLI.

Ah ! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un ſavant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi ; ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne ſais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt :
Ma maîtreſſe eſt villageoiſe, et je gage
Que ce nom-là n'eſt pas de mon village.

Acante, ſoit. Son vieux père Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît auſſi rechigner dans ſon ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De ſupporter que Mathurin la cueille.
Elle eſt hautaine et dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe ſa belle-mère,
Qui haut la main régente ſon vieux père,
Ce mariage en mon chef réſolu
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'eſt enfin, et de manière exacte;
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte;
Car ſi je ſuis le magiſter d'ici,
Je ſuis bailli, je ſuis notaire auſſi;
Et je ſuis prêt dans mes trois caractères
A te ſervir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'inceſſamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes preſſant.

MATHURIN.

Et très-preſſé.... Voyez-vous ; l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être ſeul !... il vaut mieux l'être deux.
Il faut ſe marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit : et quand donc ?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre ſacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous et vos biens ; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATHURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux pour moi m'arranger déſormais,
Car je ſuis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaiſir, et non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Colette : c'eſt Acante,
Entendez-vous ? qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, Magiſter trop rétif ?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;

Et pour ſigner vous devriez attendre
Que Monſeigneur daignât ici ſe rendre ;
Il vient demain, ne faites rien ſans lui.

MATHURIN.

C'eſt pour cela que j'épouſe aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment ?

MATHURIN.

Eh oui : ma tête eſt peu ſavante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos ſeigneurs de ce canton picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouſes.
Des Mathurins les têtes ſont jalouſes :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLI.

Mais il eſt fort honnête.
Il eſt permis de parler tête à tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine ;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'eſt le droit du ſeigneur ;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLI.

Ah! depuis bien long-temps
C'eſt établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh ! point du tout.... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands ſots !

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les ſeigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATHURIN.

Pourquoi cela ? ſommes-nous pas pétris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris ?

N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes ?
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes ?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux ? car nous les attrapons.
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente ?
Je n'en vois pas la raiſon : ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillis, ma foi, ſont tous égaux.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit, Mathurin ; mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué ſur le dos
Réfuterait puiſſamment leurs propos :
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raiſon ; ça m'embarraſſe ;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſembleu, vous m'avoûrez auſſi
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie ;

Qu'à ſa moitié je ne prétends en rien ;
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton eſprit eſt bas, lourd et brutal !
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal ! qu'eſt-ce ?

LE BAILLI.

Il tient ſon origine
Du mot *fides* de la langue latine :
C'eſt comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des ſottiſes pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.

(*il menace le bailli, qui parle toujours en reculant ; et Mathurin court après lui.*)

LE BAILLI.

Je ſuis bailli, ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monſeigneur le marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent ?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout ; j'en enrage dans l'ame ;
Mais palſandié je ne dois point ma femme,
Maudit bailli !

LE BAILLI, *en s'en allant.*

Va, nous ſavons la loi ;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.

SCENE II.

MATHURIN *ſeul.*

CHIEN de bailli ! que ton latin m'irrite !
Ah ! ſans latin marions-nous bien vîte ;
Parlons au père, à la fille ſurtout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je ſuis.... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracaſſait, me donnait du ſouci,
C'était Colette, et j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma perſonne ;
J'ai voulu rompre, et je romps : j'ai l'eſpoir
D'avoir Acante, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Eſt dédaigneuſe, et ſon allure eſt fière :
Moi, je le ſuis ; et dès que je l'aurai,
Tout auſſitôt je vous la réduirai :
Car je le veux. Allons....

SCENE III.

MATHURIN, COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

Je t'y prends, traître.

MATHURIN, *ſans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître ?

MATHURIN.

Si fait.... bonjour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin !
Tu cauſeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je ſuis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jaſmin,
Que tu venais me placer de ta main ;
Puis des rubans pour orner ta bergère ;
Tantôt des vers que tu me feſais faire
Par le bailli, qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi ; mais tout allait fort bien :
Tout eſt paſſé, lâche ! tu me délaiſſes ?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes,

Tant

Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en eſt donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le diable
A t'épouſer me pouſſa vivement;
En ſens contraire il me pouſſe à préſent;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſotte, et ſa raiſon s'eſt faite.
Le diable eſt juſte, et tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon?

MATHURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon:

Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous ;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence :
La choſe eſt faite ; adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu ! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur : ma famille
A du crédit, et j'en ai, je ſuis fille ;
Et Monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton ;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état :
Nous apprendrons à ta mine inſolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe ; il faut
Voir le beau-père, et conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

ALLONS, beau-père, allons bacler la chofe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppofe
A fes contrats, à fes noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

(*à Acante.*)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voifine,
De vous laiffer enjôler fur fa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaffez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers !... tout ce train-là me laffe ;
Je fuis têtu ; je veux que tout fe paffe
A mon plaifir, fuivant mes volontés ;
Car je fuis riche.... Or, beau-père, écoutez :
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraffe, et j'achète au bailliage

L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel ; ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera conſeiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille :
Mes petits-fils deviendront préſidens.
De Monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens, et quand j'y penſe,
Je me rengorge, et me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien ; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De Monſeigneur ; il eſt encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être.
A tous ſeigneurs tous honneurs.

COLETTE *à Mathurin.*

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voiſin,
Notre bailli t'a donné ſa folie.
Eh, dis-moi donc, s'il prend en fantaiſie
A Monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'eſt différent : je fus ſon domeſtique
De père en fils dans cette terre antique.
Je ſuis né pauvre, et je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé
Fut employé pour élever Acante.
Notre bailli dit qu'elle eſt fort ſavante,
Et qu'entre nous, ſon éducation
Eſt au-deſſus de ſa condition.
C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mère, eſt fâchée et jalouſe,
Et la maltraite, et me maltraite auſſi :
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monſeigneur ; je vis de ſes bontés ;
Je lui dois tout ; j'attends ſes volontés :
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras ?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

Les acteurs précédens, Mme BERTHE.

MATHURIN, *à Berthe qui arrive.*

Ma belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtreſſe au logis.
Chacun rebèque, et je vous avertis
Que ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout à l'heure,
Je ne le ſerai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Perſonne ;
Nous n'avons garde ; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu-près avec rien ;
J'en ſuis content, et je dois me promettre
Que Monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce ſoin ;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin ;
Et quand la choſe une fois ſera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais. . . .

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle, avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le ſoir en cachette
Lit des romans que le bailli lui prête.
Eh bien, voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah, c'eſt tout jeune, et ça n'a pas encore
L'eſprit formé; ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille, elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'eſt modeſtie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſsâtes par là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh ! finiſſons. Allons, qu'on ſe dépêche :
Quels ſots propos ! Suivez-moi promptement
Chez le bailli.

COLETTE *à Acante.*

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O Ciel ! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE *à Acante.*

Quoi donc ! ſans ſourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner ; et laiſſons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens ;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guère

Ni

Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien ;
Et je réponds, dès qu'elle ſera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai toute autre.
(*ils ſortent.*)

ACANTE.

Ah ! que je ſens de trouble et de chagrin !
Me faudra-t-il épouſer Mathurin ?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ah ! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que ſait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

ACANTE.

Mon Dieu non.
Mais, vois-tu bien, je ne ſuis plus ſoufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe ;
Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.
C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne ſais comment m'y prendre, hélas !
Que devenir !... Dis-moi, ne ſais-tu pas
Si Monſeigneur doit venir dans ſes terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne ſais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour :
Mais s'il revient ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles ;
Il rend juſtice, il a grand ſoin des filles.

ACANTE.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protége auſſi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles ;
Que Charles-Quint a loué ſa valeur.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, et que je ſorte
A mon honneur du cas triſte où je ſuis.

ACANTE.

Comme le tien, mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois ?... ah ! le plaiſant château !
De Mathurin le logis eſt plus beau ;
Et Mathurin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais ; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe ; elle eſt de qualité ;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, et dont l'ame eſt ſi bonne !
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée ;
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.

Comme on apprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde apprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque choſe à mon ame ;
Je crois en valoir mieux quand je les vois ;
J'ai de l'orgueil ; et je ne ſais pourquoi....
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe et monſieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'oſe ; mais enfin
J'ai quelque eſpoir : que ton conſeil m'aſſiſte.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du ſeigneur ?

COLETTE.

Oh ! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.
Je ne ſuis point mariée ; et l'affaire,
A ce qu'on dit, eſt un très-grand myſtère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épouſée, et je te dirai tout.

ACANTE.

Ah ! j'y ferai mon poſſible.

COLETTE.

Ma mère
Eſt très-alerte, et conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouſſer mon droit par-devant le baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par juſtice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le ſacrifice !
Chère Colette, agiſſons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras aſſez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, PHLIPE son valet, ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons.... du respect.... vîte, Phlipe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.*)
L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio...... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(*à Colette.*)
Approchez-vous.... faites la révérence,
Colette ; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon.

Colette.... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage?

COLETTE.

Fi donc, Monſieur ! j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI, *écrivant.*

Çà, vingt ans, paſſe : ils ſont bien révolus ?

COLETTE.

L'âge, Monſieur, ne fait rien à la choſe ;
Et, jeune ou non, ſachez que je m'oppoſe
A tout contrat qu'un Mathurin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppoſitions ſeront notoires.
Çà, vous avez des raiſons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLI.

Dites-les. . . . Aurait-il ? . . .

COLETTE.

Oh ! oui, Monſieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monſieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari ſans lui ;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait ſans doute des promeſſes ?

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, *écrivant.*

En légitime nœud .... quelle malice !
Çà, produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A ſon amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, Monſieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de conſtance ;
Je l'écoutais, et c'était en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien ;
Ils ont tout vu, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut ſuffire.
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit. . . .

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'inſolence
Impunément d'abuſer l'innocence ?

LE BAILLI.

En abuſer ! mais vraiment, c'eſt un cas
Epouvantable, et vous n'en parliez pas !
Inſtrumentons. . . . Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de ſa ſimplicité,
A méchamment contre icelle attenté ;
Laquelle inſiſte, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raiſon des outrages
Contre les lois faits par le ſuborneur,
Dit Mathurin, à ſon préſent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on diſe
Dans le pays une telle ſottiſe.
Mon honneur eſt très-intact ; et pour peu
Qu'on l'eût bleſſé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLI.

Pour ſe venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous ſont faits ;
Articuler les lieux, les circonſtances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, inſolences,
Enormités ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas tout : il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite ? Eh, rien ne produit rien.
Traître Bailli, qu'entendez-vous ?

LE BAILLI.

Fort bien.

Laquelle fille a dans ſes procédures
Perdu le ſens, et nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul effet.

(*il ſe lève.*)

Depuis une heure en vain je vous écoute :
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi ?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif !
Je ſuis déboutée ?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raiſons qui convainquent,
On le déboute, et les adverſes vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la concluſion.

COLETTE.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,
Inſtrumenter et ſigner, je vous jure
Qu'il n'aura point ſon Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura,
De Monſeigneur le droit ſe maintiendra.
Je ſuis baillif, et j'ai les droits du maître :
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez-vous, ſachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reſte de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh, je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *seule.*

Ah ! comment faire ? où reprendre mon bien ?
J'ai proteſté ; cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée !

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A mon ſecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je ſuis bien pis.
De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée ;
Ma chaîne eſt prête, et je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Mathurine ?

COLETTE.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air
Je ne ſais quoi de brillant et de fier ;
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans ?

COLETTE.

Moi ? non, jamais.

ACANTE.

Le bailli Métaproſe
M'en a prêté.... Mon Dieu, la belle choſe !

COLETTE.

En quoi ſi belle ?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, ſi tendres, ſi galans !

COLETTE.

Oh, Mathurin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Ils forment trop l'eſprit.
En les liſant le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai paſſées !
Que les romans font naître de penſées !
Que les héros de ces livres charmans
Reſſemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde ;
J'étais au ciel. . . . Ah ! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obſcur !
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village !
Et de deſcendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin !

COLETTE.

Votre propos me ravit ; et je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en ſouvient-il, autant qu'il m'en ſouvient,
Que ce marquis, ce beau ſeigneur, qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De ſa préſence honora la province ?
Il s'eſt paſſé juſte un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette ſeule fois.
T'en ſouvient-il ? nous le vîmes à table ;
Il m'accueillit ; ah, qu'il était affable !
Tous ſes diſcours étaient des mots choiſis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, et pourtant naturelle ;

J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras ſans doute à ſon retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monſeigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts ſuivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le ſanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuſe et légère
Peut m'en reſter.

ACANTE.

Je l'ai diſtincte et claire.
Je crois le voir avec cet air ſi grand,
Sur ce cheval ſuperbe et bondiſſant ;
Près d'un gros chêne il perce de ſa lance
Le ſanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De ſon départ je fus encor témoin ;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla.... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui ;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eſt beau !

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature ! ... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret Monſeigneur ?

ACANTE.

Oh non, je n'oſe ; et je ſens la diſtance
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance.
Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au-deſſus de nous ?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point. .. mais il eſt cauſe
Que l'ayant vu je ne puis à préſent
En aimer d'autre ... et c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne ?
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le chevalier Gernance ;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer ;

Et

Et réprimant ſa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Etait plus fière, et pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah! la douceur eſt l'appât qui nous prend.
Que Monſeigneur, ô Ciel, eſt différent!

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère ſage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTE.

Oh Mathurin.... c'eſt ſans difficulté.

COLETTE.

Mais Monſeigneur eſt bon: il eſt le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais ſi belle!

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réuſſir que moi.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute ?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, et je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur ;
Mathurin preſſe, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh, moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas ! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame eſt ſi bonne !
Laure, ſurtout, cette vieille perſonne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié ;
Car ſais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ſes bontés m'honore ?
Entre ſes bras elle me tient ſouvent,
Elle m'inſtruit, et pleure en m'inſtruiſant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer ?

ACANTE.

Mais de ma deſtinée.
Elle voit bien que je ne ſuis pas née
Pour Mathurin . . . crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conſeils, des leçons. . .
Veux-tu me ſuivre ?

COLETTE.

Ah oui, ma chère Acante,
Enfuyons-nous, la choſe eſt très-prudente.
Viens, je connais des chemins détournés
Tout près d'ici. (*a*)

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

QUEL chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? et quand on doit ſe rendre
A ſon devoir, faut-il ſe faire attendre ?
Quelle indolence ! et quel air de froideur !
Vous me glacez ; votre mauvaiſe humeur
Juſqu'à la fin vous ſera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée !
Hom, l'idiote ! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main et veut l'embrasser.*
Ah ! palsandié. . . .

BERTHE.

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne et détourne la tête !

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas ! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus ?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?
C'est un courrier : c'est, je pense, un des gens
De Monseigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUI, nous avons terminé la campagne ;
Nous avons ſauvé Metz, mon maître et moi ;
Et nous aurons la paix. Vive le roi !
Vive mon maître ! . . . il a bien du courage,
Mais il eſt trop ſérieux pour ſon âge :
J'en ſuis fâché. Je ſuis bien aiſe auſſi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici :
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui .... vous ferez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon ! tant mieux !
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle... Ha, ha, c'eſt toi, Colette ;
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite ?
Mathurin eſt ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,

Croit dans l'inſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds ſur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce ſeigneur, ce bon maître que j'aime
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du reſpect.

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé ;
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE *à Acante.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Eſt un ſot qui diffère.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du ſeigneur.

BERTHE.

Eh, pourquoi tant s'effaroucher ? la choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; et je puis proteſter
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce, et n'attendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(*à Colette, en s'en allant.*)

C'eſt très-bien dit. Eh bien, l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(*ils ſortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déjà le chevalier Gernance ?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, Monſieur le chevalier,
Très-à-propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acante eſt belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,
Je la connais ; j'apprends en arrivant
Que Mathurin ſe donne l'inſolence
De s'appliquer ce bijou d'importance ;
Mon bon deſtin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas ſouffrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne ſe hâte pas ;
C'eſt, je l'avoue, un grave perſonnage,
Preſſé de rien, bien compaſſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur.
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne penſée ;
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,

De

De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui : le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène
Avec sa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois ;
Je m'en souviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses :
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
Elle eſt très-fraîche, elle eſt de qualité ;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très-doux partage ;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle ſent trop ſa dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, et je le ſuis auſſi ;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante ;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante :
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis l'an paſſé provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui ſont trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant ; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monſeigneur rira ?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine;
Et je prétends que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène et Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille: il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on ſe fâche, on s'apaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué, quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, et puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux: mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.

La réſiſtance eſt un charme de plus ;
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron feſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, ſous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et ſonne les alarmes.
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vîte.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis ;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis ;
J'entends grand bruit, c'eſt Monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe :
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur eſt en paix !
Que mes regards ſont ici ſatisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manéges des cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, et chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût !

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut ſe réjouir par-tout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, et huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous ſommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.

En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour même un très-belle fête ?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, et ſa maîtreſſe eſt ſage ;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troiſième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourrez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas difficile et ſévère,
Mais, entre nous, ſongez que votre père,

Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant: son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais on fait comme on peut:
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître;
J'en fis l'épreuve: est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:

Mais ma raiſon ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce déſir paſſager,
Dont la pourſuite aurait pu m'affliger,
Dont le ſuccès eût perdu cette fille,
Eût fait ſa honte aux yeux de ſa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas ſi timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi ! vous penſez être dans tous les temps
Maître abſolu de vos yeux, de vos ſens ?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous reſpecte ;
Mais la ſageſſe eſt tant ſoit peu ſuſpecte.
Les plus prudens ſe laiſſent captiver,
Et le vrai ſage eſt encore à trouver.
Craignez ſurtout le titre ridicule
De philoſophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange ſcrupule !
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire ? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le ſot le craint, le fripon le décrie ;

L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons et des sots ;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui ;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maifon
Par un hymen qui foit tout de raifon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penfé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eft bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eft un bonheur fi pur, fi précieux,
De relever l'indigente nobleffe,
De préférer l'honneur à la richeffe !
C'eft l'honneur feul qui chez nous doit former
Tout notre fang : lui feul doit animer
Ce fang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour fes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penfe ainfi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux deffeins,
Vous avez donc, malgré votre réferve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préferve !
Il faut favoir être maître chez foi ;
Et fi j'aimais, je recevrais la loi.

Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît toute à rebours du bon ſens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens;
Je les conſulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'eſt Mathurin, c'eſt la gentille Acante,
C'eſt le vieux père, et la mère, et la tante,
C'eſt le bailli, Colette, et tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'EN ſuis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouiſſance
Nous préſenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis picard; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah, finiſſez!.... Notre gros Mathurin,
La belle Acante eſt votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-dà, Monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.

Oui, Monſeigneur, vous me rendrez juſtice ;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe ;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, tirer la choſe au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLI.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et Monſeigneur ſaura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raiſon chéri
Suivre les lois ; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême ;
Eh bien, chez moi la noce ſe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS *à Acante.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle
Et les travaux d'un ferviteur fidelle.
Votre fageffe à mes yeux fatisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai foin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auffi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve allégreffe.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monfeigneur, le temps preffe.

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez foin, Baillif, en homme fage,
D'arranger tout fuivant l'antique ufage;
D'un fi beau droit je veux m'autorifer
Avec décence, et n'en point abufer.

LE CHEVALIER.

Ah, quel Caton ! mais mon Caton, je penſe,
La ſuit des yeux, et non ſans complaiſance.
Mon cher couſin....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon couſin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une diſcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCENE III.

LE BAILLI, les autres acteurs.

MATHURIN.

Que disent-ils ?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille et qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte !

LE BAILLI.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *au bailli.*

Mais doit-on ?....

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur ;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(*à Acante.*)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,

Remettez-lui

Remettez-lui ce paquet cacheté :
(*lui donnant des papiers cachetés.*)
C'eſt un devoir de votre piété ;
N'y manquez pas.... O fille toujours chère !....
Embraſſez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis ; ils ſont pour moi ſacrés :
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois.... de vous je me ſépare,
C'eſt pour jamais : mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,
Pouvait ſur vous les verſer déſormais ;
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE *à Acante.*

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat.... que deviendrai-je ? hélas !

SCENE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli, c'eſt une tyrannie.

LE BAILLI.

C'eſt la condition, *ſine qua non.*

MATHURIN.

Sine qua non ; quel diable de jargon !
Morbleu, ma femme eſt à moi.

LE BAILLI.

Pas encore :
Il faut premier que Monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels ſont-ils ?

LE BAILLI.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée ;
Puis Monſeigneur dans un fauteuil à bras
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin ?

LE BAILLI.

C'eſt la règle.

MATHURIN.

Allons, paſſe.
Et puis après ?

LE BAILLI.

Monſeigneur avec grâce
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle ; il vous la conſidère ;
Il examine à fond ſon caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien ;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLI.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici
Pour écouter ſa femme ?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,

S'émanciper à ſottiſes pareilles ,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche ; il faut qu'un mari ſe retire :
Point de raiſons.

MATHURIN, *ſortant.*

Ma femme heureuſement
N'a point d'eſprit, et ſon air innocent,
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère ;
Songe ſurtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.
Quelle ſera cette étrange entrevue ?
La peur me prend ; je ſuis toute éperdue.

LE BAILLI.

Aſſeyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *seule.*

Il eſt aimable.... ah ! je le ſais ſans doute.
Pourrai-je, hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts ſecrets ?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuſer le ſort qu'on me préſente,
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'eſtime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et ſi noble et ſi tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?...
Où ſuis-je ?... on ouvre !... à peine j'enviſage
Celui qui vient... je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorſque ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, *s'aſſeyant.*

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; et ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfeſance,
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans ſa poche.*

Donnez-les, belle Acante;
Je les lirai; c'eſt ſans doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins et ſon travail
M'ont toujours plu; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous cauſant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuſe?
J'en ſuis fâché.... Vous deviez être heureuſe.

ACANTE.

Ah ! je le ſuis un moment, Monſeigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur ;
Mais tant d'audace eſt-elle ici permiſe ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien ; parlez avec franchiſe ;
Tous vos ſecrets ſeront en ſureté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le ſais bien ; et j'avoûrai ſurtout
Que c'eſt trop tard expliquer mon dégoût ;
Que dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui ſous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'eſt chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces payſans, leurs mœurs et leur langage
Ne m'ont jamais inſpiré tant d'horreur ;
De mon eſprit c'eſt une injuſte erreur ;
Je la combats ; mais elle a l'avantage.
En frémiſſant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, *approchant ſon fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE *à genoux.*

J'oſe à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,

Non d'autres nœuds ; tous me ſeraient horribles :
Mais que je puiſſe avoir des jours paiſibles ;
Le premier bien ſerait votre bonté,
Et le ſecond de tous, la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empreſſement.*

Eh, relevez-vous donc. . . . Que tout m'étonne
Dans vos deſſeins, et dans votre perſonne,

(*ils s'approchent.*)

Dans vos diſcours, ſi nobles, ſi touchans,
Qui ne ſont point le langage des champs :
Je l'avoûrai, vous ne paraiſſez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur ?
Par-tout on a de l'eſprit ; c'eſt l'ouvrage
De la nature, et c'eſt votre partage :
Mais l'eſprit ſeul ſans éducation
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me ſurprend.... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah ! que pour moi votre ame eſt indulgente !
Comme mon ſort, mon eſprit eſt borné.
Moins on attend, plus on eſt étonné. (*b*)

LE MARQUIS.

Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur ſi rare,

Et

Et le destin veut ailleurs l'enterrer !
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouser Mathurin ?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne :
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentimens, d'honneur ;
Elle daigne m'aimer : votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare et cruelle :
Elle me hait ; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi :
Voilà mon sort, vous en êtes le maître.
Je ne serai point heureuse peut-être ;
Je souffrirai, mais je souffrirai moins
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me ſurprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant ſu vous connaître ;
Serait-ce point Dormène ?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être....
Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui... votre idée eſt très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble et doux ?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez... vous pénétrez mon cœur ;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous ! ah Ciel !

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Eile vous aime ;
Elle a raiſon. . . . J'ai, vous dis-je, un projet ;
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne eſt déjà commencée,
La noce prête et le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime ;
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah, qu'à mes yeux
Mon mariage en eſt plus odieux !
Qu'il le devient chaque inſtant davantage !

LE MARQUIS. (*ils s'approchent.*)

Mais, après tout, puiſque de l'eſclavage
(*il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer. . . .

ACANTE, *s'approchant un peu.*

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer. . .
Que vos parens, la raiſon, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême. . .
(*il s'approche encore.*)
Oui, cet hymen eſt trop mal aſſorti.
(*elle s'approche.*)

Mais... le temps presse ; il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi....

(ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

ACANTE.

Juste Ciel ! si j'écoute !

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons ; le quart d'heure est fini.

ACANTE.

Eh quoi ! si tôt ?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Bailli, ces siéges sont bien proches ;
Est-ce encore un des droits ?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons ;
Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* eſt d'un mauvais préſage.
Qu'en dites-vous, Bailli ?

LE BAILLI.

L'ami, ſois ſage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô Ciel ! quand je naquis,
De naître, hélas ! le vaſſal d'un marquis ! (*c*)

(*ils ſortent.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS *ſeul.*

Non, je ne perdrai point cette gageure....
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah, je m'aſſure
Que ſur ſoi-même on garde un plein pouvoir ;
Pour être ſage, on n'a qu'à le vouloir.
Il eſt bien vrai qu'Acante eſt aſſez belle...
Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'eſprit !... quoi, dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour ſeconder les dons de la nature !
J'eſtime Acante : oui, je dois l'eſtimer ;
Mais, grâce au ciel, je ſuis très-loin d'aimer :
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah, voici bien pardienne une autre hiſtoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

BERTHE.

Pour le coup c'eſt le droit du ſeigneur.
On nous enlève Acante.

LE MARQUIS.

Ah !

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand ſeigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'eſt-il arrivé ?

BERTHE.

Bien du mal....
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, et vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite...
Holà ! quelqu'un.... ne perdez point de temps ;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à ſon mari.*

Il parle tout de bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit ſur elle :
Mais je me trompe, où j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la feſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous en, laiffez-moi, fortez tous.
Ah ! s'il fe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reftez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS *fur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait prefque promis
De fe porter à des coups fi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleffe
Eft pardonnable au feu de fa jeuneffe.
Il ne fait pas combien j'en fuis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jufqu'à quel point fon procédé m'offenfe.
Il déshonore, il trahit l'innocence ;
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !

Il eſt pétri des vices de ſon père ;
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, ſuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ! . . . j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh ! liſons vîte. . . . Une table à l'inſtant ;
Approchez donccette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître !
Qu'aura-t-on fait et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *aſſis examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autres temps aura de quoi vous plaire ;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux. . .

Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre... et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux...
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure eſt donc ſa mère ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui ſerviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre ; et j'ai dû vous prier
En ſa faveur... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée,
Ne ſubſiſtant que des nobles ſecours
Que par mes mains vous verſiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai : je ſais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop ſévère...
Quel ſouvenir !... que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons !...
Je le ſavais : le père de Gernance
De Laure, hélas ! ſéduiſit l'innocence ;
Et mes parens par un zèle inhumain
Avaient puni cet hymen clandeſtin.
Je lis, je tremble. Ah ! douleur trop amère !
Mon cher ami, quoi ! Gernance eſt ſon frère !

DIGNANT.

Tout eſt connu.

LE MARQUIS.

Quoi ! c'eſt lui que je vois ! . . .

Ah ! ce ſera pour la dernière fois. . . .
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il ſemble, ô Ciel ! qu'il connaiſſe ſon crime !
Que dans ſes yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit . . . le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'eſt quelque choſe.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin ſe cachant le viſage.*

Ah ! Monſieur.

LE MARQUIS.

Eſt-ce vous ?

Vous, malheureux !

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux. . .

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,

Dont je reſſens l'indigne extravagance,

Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,
Plus que vous ne pensez: mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? Vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur;
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit que le trouble environne
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas
(Qu'à mon avis il ne mérite pas).

Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène ;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens ;
Mais j'étais fou ; je ne penſais à rien.
Cette Dormène, et Laure ſa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je vu ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait ſa défenſe.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de ſa charmante main ;

Dans cet état, ſa grâce attendriſſante
Enhardiſſait mon ardeur imprudente ;
Et, tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel, comme elle a tancé ma hardieſſe !
Oui, j'ai cru voir une chaſte déeſſe,
Qui rejetait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la misère,
Dans la baſſeſſe et dans l'obſcurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces ſentimens, cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,
De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang ?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté ;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus ſage qu'auſtère :
De vous ſurtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi ?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux ; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent ;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la presse dans ses bras ;
Elle revient des portes du trépas :
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue :
Ah ! je crois voir Gernance .... c'est son fils,
C'est lui ... je meurs .... A ces mots je frémis ;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vîte, et pesez mûrement....

Pauvre

Pauvre jeune homme! hélas ! comme il ſoupire ! . . .
(il lui montre l'endroit où il eſt dit qu'il eſt frère d'Acante.)
Tenez, c'eſt là, là ſurtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma ſœur, Acante ! . . .

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh ! par ma foi je ne ſuis pas devin. . . .
Il faut tout réparer. Mais par l'uſage
Je ne ſaurais la prendre en mariage.
Je ſuis ſon frère, et vous êtes couſin :
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure ?
Ah! la voici . . . j'ai perdu la gageure.

SCENE XII et dernière.

Les acteurs précédens, ACANTE, COLETTE.

ACANTE.

Où ſuis-je? hélas ! et quel nouveau malheur !
Je vois mon père avec mon raviſſeur !

DIGNANT.

Madame, hélas ! vous n'avez plus de père.

ACANTE.

Madame, à moi ! qu'entends-je ? quel myſtère ?

LE MARQUIS.

Il eſt bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du ſort, et ſurtout de l'amour.
Je me ſoumets à leur pouvoir ſuprême.
Eh, quel mortel fait ſon deſtin ſoi-même ? . . .
Nous ſommes tous, Madame, à vos genoux.
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTE.

Ciel ! eſt-ce un rêve ?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais ſur mon cœur.

ACANTE.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur ?

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre ſage ;
Et dès demain je vous mets en ménage
Avec Dormène ; elle s'y réſoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouſerai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc ?

LE MARQUIS.

Toi ! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en feſant tous les lots je t'abandonne.

Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter ſur une dot honnête. . .
Allons danſer, et que tout ſoit en fête.
J'avais cherché la ſageſſe ; et mon cœur
Sans rien chercher a trouvé le bonheur.

Fin du troiſième et dernier acte.

VARIANTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

NOUS avons cru devoir placer en entier dans les *variantes* les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen les lecteurs auront la pièce en trois actes et en cinq.

(*a*) Me donna des conſeils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis ; rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

(*b*) Moins on attend, plus on eſt étonné.
Un peu de ſoins, peut-être, et de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'eſt vous ſurtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'eſprit, le ſentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

(*c*) LE MARQUIS.

Nous verrons.
Hé !

(*il ſonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur ?

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante
Chez ſes parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE, *s'en allant.*
Ciel! prends pitié de mes ſecrets ennuis.
LE MARQUIS, *ſortant d'un autre côté.*
Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah, que j'ai peur de perdre la gageure!

SCENE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.
Dis-moi, Bailli, ce que cela figure?
Notre ſeigneur eſt ſorti bien ſournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières;
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie .... il s'en va tout penſif.
LE BAILLI.
C'eſt qu'il penſe beaucoup.
MATHURIN.
Maître Baillif,
Je penſe auſſi. Ce *nous verrons* m'aſſomme:
Quand on eſt prêt, *nous verrons!* ah, quel homme!
Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choiſir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela ſe doit,
A mon plaiſir, ſans qu'un autre eût le droit
De diſpoſer de moi-même, à mon âge,
Et de fourrer ſon nez dans mon ménage.
LE BAILLI.
C'eſt pour ton bien.
MATHURIN.
Mon ami baillival,
Pour notre bien, on nous fait bien du mal.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle....
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle....
Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante: oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(*il s'assied à une table.*)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hymenée
Une compagne agréable et bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse et le sort abattu
A mes bienfaits doivent des jours prospères:
Dormène seule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir.... d'abord écrivons-lui
Un compliment.... mais que puis-je lui dire?
(*en se cognant le front avec la main.*)
Acante est là qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois: comment la fuir? par où?
(*il se relève.*)

Qui se croit sage, ô Ciel! est un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai sans doute.
(*il finit sa lettre.*)
Holà! quelqu'un.... Je sais bien qu'il en coûte.

SCENE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante; c'est Dormène
A qui j'écris..... on a bien de la peine
Avec ses gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle, et brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

AH, voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup, c'est le droit du seigneur:
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur

Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand ſeigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATHURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh, c'eſt à moi d'ètre fâché.

LE MARQUIS.

Comment?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'eſt un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, et vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite....
Holà! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à ſon mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris la future.

LE

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle,
C'eſt mon devoir; et j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la feſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non; vous, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.

Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'offenſe.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante: et pour percer mon cœur,
Je n'ai paſſé que pour ſon raviſſeur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de ſon crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il eſt pétri des vices de ſon père;
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté?...

LE MARQUIS.

Eh! mon ami, ſuis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ? . . . j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh ! liſons vîte. . . . Une table à l'inſtant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître !
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *aſſis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire ;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre : et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure eſt donc ſa mère ?
Mais pourquoi donc lui ſerviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, et j'ai dû vous prier
En ſa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt à moi de l'aller conſoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

LE MARQUIS *à Dormène qui entre.*

PARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante.... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçoi....
Une aventure aſſez déſagréable....
Me trouble un peu.... Que Gernance eſt coupable!

DORMENE.

De tous mes biens il me reſte l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un ſi grand cœur
Ne reſpectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne déteſtât le crime.
Je ne viens point vous demander raiſon
De l'attentat commis dans ma maiſon....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMENE.

C'eſt dans ma maiſon même
Qu'il a conduit le triſte objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'ètre.... Hélas! ma faible voix

En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur fenfiblement me touche ;
Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc....

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT: *quelques* Domeftiques *entrent précipitamment avec* MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout eft en paix, la femme eft retrouvée ;
Votre parent nous l'avait enlevée :
Il nous la rend ; c'eft peut-être un peu tard.
Chacun fon bien ; tudieu, quel égrillard !

LE MARQUIS *à Dignant.*

Courez foudain recevoir votre fille ;
Qu'elle demeure au fein de fa famille.
Veillez fur elle ; ayez foin d'empêcher
Qu'aucun mortel ofe s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Eft pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiffez....

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du feigneur, femme que l'on enlève !
Défenfe à moi de lui parler.... Je crève.

Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé:
Conſolons-nous, tout le mal eſt paſſé.
(il ſort.)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera ſur elle;
Voilà le monde: et de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(à Dormène.)
Eh bien, parlez, parlez; daignez m'apprendre
Ce que je brûle et que je crains d'entendre:
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monſieur?
Apprenez donc le comble du malheur:
C'eſt peu qu'Acante, en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte misère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance?

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! ô Ciel! qu'avez-vous dit?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre:
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre.
(le Marquis lit.)

C'eſt ma parente ; et mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je lu ! que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons !
De tant de coups mon ame eſt oppreſſée ;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée.
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers, ils me ſont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux oſe chez moi ſe rendre !
Le voyez-vous ?

DORMENE.

Ah ! Monſieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il paſſe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, et que ſa vue
N'accroiſſe pas le chagrin qui vous tue ;
C'eſt à moi ſeul de l'entendre ; et je crois
Que ce ſera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(en regardant de loin.)

Il ſemble, ô Ciel ! qu'il connaiſſe ſon crime.
Que dans ſes yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit ! comme il pâlit ! . . . le traître !
A mes regards il tremble de paraître :
C'eſt quelque choſe.

(tandis qu'il parle, Dormène ſe retire en regardant attentivement Gernance.)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, ſe cachant le viſage.*

Ah ! Monſieur.

LE MARQUIS.

Eſt-ce vous?

Vous, malheureux !

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! eſt-il bien poſſible?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible
Plus que vous ne penſez : mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié? vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur;
Et mon eſprit que le trouble environne
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas
(Qu'à mon avis il ne mérite pas).
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène ;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens ;
Mais j'étais fou, je ne penſais à rien.
Cette Dormène et Laure ſa compagne
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur,
Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait ſa défenſe.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de ſa charmante main ;

Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable,
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé long-temps....

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;

Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante et deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras ;
Elle revient des portes du trépas.
Alors ſur moi fixant ſa triſte vue,
Elle retombe et s'écrie éperdue :
Ah ! je crois voir Gernance.... c'eſt ſon fils,
C'eſt lui.... je meurs.... à ces mots je frémis ;
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eſt ſaiſie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Liſez-le ſeul, peſez-le mûrement ;
Et ſi pour moi vous conſervez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condeſcendance,
Promettez-moi, lorſque Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir ſur vous un aſſez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abyme affreux d'où vos pas ſont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

Quel jour pour moi ! tout m'étonne et m'afflige.
La belle Acante est donc de ma maison !
Mais sa naissance avait flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son père ;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô pensée accablante !
Fut criminelle en fesant naître Acante ;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acante, hélas ! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse ; et je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur ;
Il ennoblit la honte de ses pères ;
Et cependant, ô préjugés sévères !
O loi du monde ! injuste et dure loi !
Vous l'emportez.....

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

Madame, instruisez-moi :
Parlez, Madame, avez-vous vu son frère ?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi ; mais, entre nous,
Son cœur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh, mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Jufqu'à préfent le fang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, fa naiffance illégitime !

DORMENE.

Hélas !
Il eft trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eft pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, *relifant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était fans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa ; fon deftin fut affreux.
Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaiffance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'eft point coupable, et fes parens
Se font conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier fa fille en un village !
A ce beau fang faire un pareil outrage !

DORMENE.

Elle eft fans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaiffe la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eft fans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi peu, de faire encor du bien.
Riches et grands, que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos déſirs;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le néceſſaire;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu.
O juſte Ciel! qu'avez-vous réſolu?
Que faire enfin?

DORMENE.

Vous êtes juſte et ſage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au ſang de Laure, et ce ſang généreux
Fut par vous ſeuls juſqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment?

DORMENE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en ſon humeur ſévère,
Opprima Laure, et fit par ſon crédit
Caſſer l'hymen; et c'eſt lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du ſang dont elle eſt née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop .... mon cœur eſt ulcéré.
Oui, c'eſt un crime .... il ſera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux.....

DORMENE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais .... lui servir de père.

DORMENE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui.... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMENE.

Comment trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas ! ...
Madame, un mot : conseillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENE.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! ...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien .... mais, Madame,
En quel état est Acante ?

DORMENE.

Son ame
Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;
Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(*il sort.*)

SCENE X.

DORMENE *seule.*

Dans cet état quel chagrin peut le mettre?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir, me parler, et ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acante il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il ? . . . . cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent? . . . . demandait-il ma main?
Le chevalier jadis m'a courtisée,
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il est triste, ô Ciel ! de n'aimer rien !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Fesons la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose ; entre nous,
J'étais tout près de l'être moins que vous.

LE

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure :
Mais par l'hymen tout près de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange et ſoudaine.
Paſſe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par haſard le mot d'hymen ſe lit ?

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai ; c'eſt-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'impoſer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien conſulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, ſi j'aime,
Je ſuis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, et ſans me compromettre.
Car en effet, ſi j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment :
A gens d'honneur promeſſe vaut ſerment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau deſſein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarraſſant ;
Et tout le monde ici ſera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, ſi l'on fronde

Mon changement, j'ofe efpérer au moins
Faire approuver ma conduite et mes foins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre, et commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh, j'accours, Monfeigneur,
Prête en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureufe?

COLETTE.

Oui, fur ma vie;
N'en doutez pas, c'eft ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux et du bien?

COLETTE.

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
Que Mathurin vous époufe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis fans réplique.
Trois mille francs! ah, l'homme magnifique!
Le beau préfent! que Monfeigneur eft bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!

Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !
De ce pays je ferai la première :
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déjà pleinement réussi ;
L'une des trois est déjà fort contente :
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante,
Que devient-elle ? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux : j'en suis charmée.
Ma chère Acante !

LE CHEVALIER, *en regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le sera.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

La voici ; je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.

(ils sortent.)

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée ; on me marie.

ACANTE.

A qui ?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTE.

Le ciel en soit béni !
Et depuis quand ?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai ?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par-devant Monſeigneur.
Ah, la belle ame ! ah, qu'il eſt plein d'honneur !

ACANTE.

Il l'eſt, ſans doute !

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune ; et tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière :
Cela te ſied, car ton allure eſt fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite
Que ta fortune ait été ſitôt faite.
Mon cœur reſſent tout ton bonheur. . . . Hélas !
Elle eſt heureuſe, et je ne le ſuis pas !

COLETTE.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande dame ?

ACANTE.

Va, ces ſeigneurs qui peuvent tout oſer
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour ; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état :

C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains ! c'eſt bien tout le contraire ;
Rien n'eſt plus beau que ton enlèvement ;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand ſeigneur qu'il eſt.... cela t'afflige ?

ACANTE.

Mais monſeigneur le Marquis, qu'a-t-il dit ?

COLETTE.

Lui ? rien du tout.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère :
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau ſeigneur pourſuivie, adorée ;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monſeigneur, un autre commencé :
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi ; n'eſt-ce rien que cela ?
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez ſans me craindre:
Le marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE *à Acante.*

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER *à Acante.*

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTE.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(à Colette qui veut s'en aller.)
Ah! reſte ici: ce raviſſeur m'accable....

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER *à Acante.*

Conſervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préſence une invincible horreur?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis; mais mon remords extrême
Répare tout, et doit vous apaiſer.
Ma folle erreur avait pu m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je fais l'état où mes parens font nés.

COLETTE.

Madame!... oh, oh! quel eft donc ce langage?

ACANTE.

Ceffez, Monfieur, ce titre eft un outrage;
C'eft s'avilir que d'ofer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je fuis Acante, et mon nom doit fuffire:
Il eft fans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'eft cher: allez; vous oublîrez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez:
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui? moi, Monfieur!

COLETTE *à Acante.*

C'eft fon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs fentimens.

ACANTE.

Je ne fais pas quel deffein vous anime;
Mais commencez par avoir mon eftime.

LE CHEVALIER.

C'eft le feul but que j'aurai déformais;
J'en ferai digne, et je vous le promets.

ACANTE.

Je le défire, et me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, et me laiffez.

LE CHEVALIER.

Non, c'eft en vain que vous vous offenfez.
Je ne fuis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends refter.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme eſt fou, je l'ai penſé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton ſecours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.
Ton rôle eſt beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je ſuis condamnée au village:
On ne m'enlève point, et j'en enrage.
On vient, adieu, ſuis ton brillant deſtin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.
(*elle ſort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

HELAS! Madame, une fille éperdue
En rougiſſant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laiſſe avec mon raviſſeur?
Et vous auſſi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me ſouſtraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'eſt en vous que j'eſpère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le ſuis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de ſi charmans appas

Sont

Sont nés d'un ſang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement inſigne
De votre ſort, et ſurtout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure eſt votre mère.

ACANTE.

Elle ! ... Eſt-il vrai ?

DORMENE.

Gernance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le ſuis, oui vous êtes ma ſœur.

ACANTE.

Ah ! je ſuccombe. Hélas ! eſt-ce un bonheur ?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille !
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état et mon nom ?
D'où peut venir ce fatal abandon ?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point oſé paraître ?
Ah ! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce myſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, Monſieur, et diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, et tout vous ſera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſuffit
D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure eſt ma mère, et je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maiſon
De Monſeigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez ſon nom.

ACANTE.

Abuſez-vous de mon eſprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi de ſon ſang? ah! s'il était ainſi,
Il me l'eût dit; je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé.... je ne ſais quoi l'accable:
Il eſt ſaiſi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.

SCENE VI *et dernière.*

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *au fond.*

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Il ne ſera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon eſprit:
Bientôt l'abſence affermira mon ame.

(*apercevant Dormène.*)

Ah pardonnez: vous étiez là, Madame!

LE CHEVALIER.

Vous paraiſſez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi ! ... point du tout. Vous ferez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô Ciel ! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !
(*à Dormène.*)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas :
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le sais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds ?

Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble et sage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMENE.

Ma surprise
Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que, ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus, Madame,
Je vous soumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur :
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMENE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acante....

ACANTE.

Eh bien, mon protecteur....

LE MARQUIS, *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

ACANTE.

Quoi ? Monsieur....

LE MARQUIS.

Acante... vous... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; et de ses tristes jours
Adoucissez et prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie ;
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant et doux.
Votre fortune, Acante, est assurée ;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,

Riche.... contente.... autant que je le peux.
J'aurais voulu.... mais goûtez toutes deux,
Dormène et vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées....
Un autre bien que le cœur peut ſentir
Eſt dangereux.... Adieu.... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi! ma ſœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je ſuis reconnaiſſante,
Je ſuis confuſe.... Ah! c'en eſt trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi....
Et ce n'eſt pas la fortune que j'aime....
Mon état change, et mon ame eſt la même;
Elle doit être à vous.... Ah permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le ſein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités!
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTE.

Vous partez.

DORMENE.

Ah! qu'as-tu dit?

ACANTE.

La vérité, Madame;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en eſt trop pour mes ſens éperdus....
Acante....

ACANTE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux :
Vous payerez, la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue .... oui, mon ame eſt vaincue.
Dormène et Laure, Acante, et vous, et moi,
(*à Acante.*)
Soyons heureux.... Oui, recevez ma foi,
Aimable Acante ; allons que je vous mène
Chez votre mère ; elle ſera la mienne,
Elle oublîra pour jamais ſon malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur,
Je fus bien fou : ſon cœur fut inſenſible ;
Mais on n'eſt pas toujours incorrigible.

Fin des Variantes.

CHARLOT

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

Repréſentée ſur le théâtre de Ferney, au mois de ſeptembre 1767.

PREFACE

imprimée dans l'édition de 1767.

CETTE pièce de ſociété n'a été faite que pour exercer les talens de pluſieurs perſonnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danſe ; du comique, du tragique ; de la morale et de la plaiſanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été deſtinée aux théâtres publics. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui, en Italie, pluſieurs académiciens s'amuſent à réciter des pièces qui ne ſont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'eſt établi depuis long-temps en France, et même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la ſociété ; rien ne donne plus de grâce au corps et à l'eſprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale paſſion du jeu et ne reſſerre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être repréſentée par des gens de lettres, qui ſachant en faire de meilleures, ſe ſont prêtés à ce genre médiocre, avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait beſoin.

Henri IV eſt véritablement le héros de la pièce ; mais il avait déjà paru dans la Partie de Chaſſe, repréſentée ſur le même théâtre, et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler. (1)

(1) M. de *Voltaire* avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il préparait ; et c'eſt d'après ces nouvelles corrections qu'elle eſt imprimée ici. (*Note des éditeurs.*)

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti d'*Henri IV*.

HENRI IV. Suite.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maiſon, élevée avec le marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maiſon.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comteſſe.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domeſtiques, Courriers, Gardes.

La ſcène eſt dans le château de la comteſſe de Givry, en Champagne.

CHARLOT

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente une grande ſalle où des domeſtiques portent et ôtent des meubles.* L'INTENDANT *de la maiſon eſt à une table*, UN COURRIER *en bottes à côté.* Mme AUBONNE *nourrice coud, et* BABET *file à un rouet*, UNE SERVANTE *prend des meſures avec une aune, une autre balaye.*)

L'INTENDANT, *écrivant.*

QUATORZE mille écus !... ce compte perce l'ame...
Ma foi, je ne ſais plus comment fera Madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour ſera beau !

Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître !

Mme AUBONNE, *cousant.*

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mme AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras; chaque chose a son temps.

LE COURRIER *à l'Intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère....
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vîte.

Mme AUBONNE.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince !

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il affiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, fous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville inveftie
Provifion de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payfans par un chemin fecret
En ayant apporté s'étaient laiffé furprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(*Mme Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domeftiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou ; une fervante qui balayait s'approche et écoute en s'appuyant le menton fur le manche du balai.*)

Mme AUBONNE, *fe levant.*

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Le roi...

Quatorze mille écus en ſix mois. . .

LE COURRIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y penſe !...

Le roi les rencontra . . . . ſon auguſte clémence. . . .

BABET.

Leur fit grâce ſans doute ?

(*ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus ;

Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois, dit-il, eſt mal en équipage,

Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon roi ! le grand roi !

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout : le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim ;

Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*il tire ſon mouchoir et s'eſſuie les yeux.*)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

Mme AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolennel
Un grave ambaſſadeur, je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer ſans trop de bienſéance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURRIER.

Ça donne du déſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Mme AUBONNE, *ſe remettant à l'ouvrage.*

Ah! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire en l'attendant trente contes de lui.
Un ſoir près d'un couvent....

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit . . . . la voilà . . . . tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte , en hâte reviendras.
Madame de Givry veut ſavoir à quelle heure
Il doit de ſa préſence honorer ſa demeure. . . .
Quatorze mille écus ! et cela clair et net ! . . .
On en doit la moitié. . . . Va vîte.

LE COURRIER.

Adieu , Babet.

(*il ſort.*)

BABET, *reprenant ſon rouet.*

La nourrice toujours dans ſon chagrin perſiſte ;
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriſte.
Notre jeune Marquis, que la bonne a nourri ,
Eſt un grand garnement, et j'en ſuis bien marri.

Mme AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire ,
Reſpectueux , poli , cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt , je l'avoue , un fort joli garçon.

Mme AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Oh non ;
Il n'a point d'amitié ; le mal eſt ſans remède.

Mme AUBONNE, *couſant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger ;
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les femmes, GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

AH ! le méchant Marquis ! comme il eſt malhonnête !

Mme AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſent.
Paſſe encor pour un ſeul ; mais deux !

BABET.

Bon, c'eſt de joie
Qu'il t'aura ſouffleté ; tout le monde eſt en proie
A des tranſports ſi grands, en attendant le roi,
Qu'on ne ſait où l'on frappe.

Mme AUBONNE.

Allons, conſole-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

La chofe eft mal pourtant.... Madame la Comteffe
N'entend pas que l'on faffe une telle careffe
A fes gens ; et Guillot eft le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot eft d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'eft un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainfi deux foufflets du Marquis ?

GUILLOT.

Il eft jaloux, il t'aime.

BABET.

Eft-il bien vrai ?.... tu dis
Que je plais à Monfieur ?

GUILLOT.

Oh, tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en paſſant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu ſais, épouſer tes attraits ;
Et pour préſent de noce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc !

Mme AUBONNE.

Quelle ſotte folie !
Le Marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de Madame, et qui dans la maiſon
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même :
C'eſt pour lui qu'on la garde, et c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands ſeigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file ;
Ils vous écrêment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laiſſent Babet ; parbleu, chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage ;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage
Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,

Je rendrais, ſi j'oſais, à ſon joli viſage
Les deux peſans ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mme AUBONNE.

Des ſoufflets à mon fils !

GUILLOT.

Eh ... j'entends ſi j'oſais...
Mais Charlot m'en impoſe, et je n'oſe jamais.

L'INTENDANT, *ſe levant.*

Jamais je ne pourrai ſuffire à la dépenſe.
Ah ! tous les grands ſeigneurs ſe ruinent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monſieur l'Intendant...
Çà, je vous diſais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et ſa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était ſon confident :
C'eſt un brave ſeigneur, et que par-tout on vante ;
Madame la Comteſſe eſt ſa proche parente :
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCENE III.

Les acteurs précédens, LE MARQUIS.
(*tous se levent.*)

LE MARQUIS.

Mon vieux feseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille Bonne....
(*à Guillot.*)
Ah ! te voilà, maraud ; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et surtout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grâce,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

Mme AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monsieur Rente, à l'instant,
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chaſſe et pour d'autres plaiſirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, et beaucoup de déſirs.
Monſieur mon tréſorier, débourſez, le temps preſſe.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuiſez ma caiſſe.
Quel temps prenez-vous là ? quoi, dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute ſa cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS.

Je me paſſerais fort d'une telle viſite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :
Je vois qu'il a raiſon.

Mme AUBONNE.

Fi ! quel diſcours infame !
Soyez plus généreux, reſpectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur ſi plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mme AUBONNE, *pleurant.*

L'ingrat !

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,
Les mains auſſi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS.

Eh ſi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime ... comme il m'aime ... aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*à Guillot qui eſt dans un coin.*)
Donnez-m'en donc bien vîte... Ah, ah, je t'aperçois ;
Attends-moi, malheureux !

SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'eſt-ce que je vois !
Je le cherche par-tout : que ſes mœurs ſont ruſtiques !
Je le trouve toujours parmi des domeſtiques.
Il ſe plaît avec eux ; il m'abandonne.

Mme AUBONNE.

Hélas !
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Conſolez-vous, nourrice,
Mon cœur en tous les temps vous a rendu juſtice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mme AUBONNE.

Ah ! vous ne ſavez pas ce qu'il me fait ſouffrir.

LA COMTESSE.

Je ſais qu'en ſon berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-temps, vous ſauvâtes ſa vie :
Il en doit à jamais garder le ſouvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laiſſez-moi lui parler.

Mme AUBONNE.

Dieu veuille que Madame
Par ſes ſoins maternels amolliſſe ſon ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE *à l'Intendant.*

Et vous, tout eſt-il préparé ?
Vous ſavez de vos ſoins combien je vous ſais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout eſt prêt, mais la dépenſe eſt forte ;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe ?
Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorſque le grand Henri daigne nous viſiter.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-moi, je vous prie.

(*ils ſortent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il eſt temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte et ſans rigueur,
Parle à votre raiſon et ſonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance ;

Que vos maîtres divers et votre précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez ;
Et que Charlot, toujours prompt à me ſatisfaire,
Feſait aſſidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, et m'en parlez ſouvent.
Charlot eſt, je l'avoue, un héros fort ſavant.
Je conſens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille auſſi dans quelque académie ;
La doctrine eſt pour eux, et non pour ma maiſon.
Je hais fort le latin ; il déroge à mon nom ;
Et l'on a vu ſouvent, quoi qu'on en puiſſe dire,
De très-bons officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſu, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, poliſſant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble uſage.
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux lois de ſon devoir
Un officier ajoute un triſte et vain ſavoir ;
Mais ſachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le ſervir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De ſa royale main ſa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle eſt votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh, j'aime auſſi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup: mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos diſcours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réuſſit point ſans un peu d'art flatteur;
Et la groſſièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais ſoyez aimable.
Cette pure nature eſt fort inſupportable.
Vos pareils ſont polis ; pourquoi ? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu :
Leur ame en eſt empreinte ; et ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
Il faut plaire à ſa femme, il faut plaire à ſon roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi,
Dompter cette humeur bruſque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il ? ſavoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai :
Julie eſt autre choſe, elle eſt fort à mon gré ;
Mais je ne puis ſouffrir, s'il faut que je le diſe,
Que le ſavant Charlot la ſuive et la courtiſe ;
Il lui fait des chanſons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous :
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui ; je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune homme eſtimable
Peut-il par ſon mérite être envers vous coupable ?

Je dois tout à ſa mère ; oui, je lui dois mon fils :
Aimez un peu le ſien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre ; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaiſſance ;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer ?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendriſſez ; Madame, je vous jure
De reſpecter toujours mon devoir, la nature,
Vos ſentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de reſpect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le reſpect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainſi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VENEZ, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il ferait déſormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *ſe détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégreſſe
Ne pourra plus laiſſer de place à la triſteſſe.
Où donc eſt votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puiſſant ſecours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ſes auguſtes pères.
Madame, vous ſavez qu'à monſieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours ſoumis.
Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'eſt que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en ſoldat mercenaire;
Je veux auprès du roi ſervir en volontaire,
Haſarder tout mon ſang; sûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſile aſſuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place.
Mon fils ſans doute aura pour ſervir ſous ſa loi
Autant d'empreſſement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade eſt bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout ſoit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà .... mais....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis et la baiſe.*

Je révère,
J'oſe chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va.... je ſuis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur ſe déclare;
Le mien s'épanouit.... Quel bruit, quel tintamarre!

SCENE VII.

Les acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée et d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, LA NOURRICE *dans le fond ; elles arrivent plus lentement.* LA COMTESSE DE GIVRY *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS *et* CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi ; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si tôt ; c'est ce soir qu'on l'attend ;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous ſuis.... je rougis; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, et n'eſt pas encor faite.
Eſt-ce bien déjà lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la baſſe-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il eſt très-beau.... C'eſt lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et ſont ſur ſon paſſage.
J'y vais auſſi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh, je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'eſt pas lui.

BABET, *allant et venant.*

C'eſt lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit *c'eſt lui*, la choſe eſt claire.

L'INTENDANT, *arrivant à pas comptés.*

Ils ſe ſont tous trompés ſelon leur ordinaire.
Madame, un poſtillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juſte, et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié ſurdorée,
D'excellens pâtiſſiers, d'acteurs italiens,
Et des danſeurs de corde, et des muſiciens,

Des flûtes, des hautbois, des cors et des trompettes,
Des feseurs d'acrostiche, et des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins.
On le crie au village et chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuie!

(*ils sortent : la Comtesse reste avec la nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus:
Il servira le roi; je ferai sa fortune;
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'est-là ce qui soutient,
C'est-là ce qui console et qui charme la vie.

Mme AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, et mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne?

Mme AUBONNE, *triſtement.*

Ah!

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mme AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

LA COMTESSE.

Va, fais danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mme AUBONNE.

Mon fils!... Madame... allons.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin, je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave et clément qui ſait plaire et combattre,
Qui conquit à la fois ſon royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui ſait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros et des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme; elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mme AUBONNE.

Très-belle et très-bien miſe.
Vous ſeriez peu fâchée, excuſez ma franchiſe,
D'eſſayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement.... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre;

Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh mon Dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vîte.

(*il ſort.*)

Mme AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il ſignera du moins le contrat projeté,
Qui ſera par Madame avec vous préſenté.
Vous ſemblez n'y penſer qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur ſoit touché,
Qu'il ſe donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne Comteſſe en ces murs élevée,
Conduite par vos ſoins, à ſon fils réſervée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé juſqu'à ce jour
Le moindre ſentiment qui reſſemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaiſances,
Qui d'un peu de tendreſſe auraient les apparences.
Il eſt ſombre, il eſt dur, il me doit alarmer;
Il oſe être jaloux, et ne ſait point aimer.
J'aime avec paſſion ſa vertueuſe mère:
Le fils me fait trembler; quel triſte caractère!
Ses airs, et ſon ton bruſque, et ſa groſſièreté,
Affligent vivement ma ſenſibilité.

D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mme AUBONNE.

Parlez net :
Developpez un cœur qui ſe cache à regret.
Le Marquis eſt haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïſſable ;
C'eſt une averſion qui n'eſt pas ſurmontable.
A ſa mère après tout je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;
Je percerais ſon cœur d'une atteinte cruelle ;
Je ne puis la tromper , ni m'ouvrir avec elle.
Voila mes ſentimens , mes chagrins et mes vœux.

Mme AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourrice ?
Tu ne me réponds point , tu rêves triſtement ,
Ma chère Aubonne !

Mme AUBONNE.

Hélas !

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comteſſe à différer la choſe ?
Tu ſais la gouverner , ton avis en impoſe ;

Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer....
Mais réponds donc.

M[me] AUBONNE.

Hélas!... oui, ma belle Julie....

(*en pleurant.*)

Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCENE II.

JULIE, M[me] AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli!... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

M[me] AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi. (*a*)
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques:
Il fut blessé, Madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour;

Oui, je voudrais ſervir Henri quatre et Madame.

JULIE *à madame Aubonne.*

La bonne, vous pleurez!

Mme AUBONNE.

J'en ai ſujet: mon ame
Se rappelle ſans ceſſe un fatal ſouvenir.

JULIE.

Quoi! pouvez-vous ſans joie et ſans vous attendrir
Voir un fils ſi bien né, ſi rempli de courage,
Au-deſſus de ſon rang, au-deſſus de ſon âge?

Mme AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite ſurtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour eſt bien juſte; il eſt touchant, ma bonne.
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel eſt votre chagrin?... çà, dites-moi, Charlot...
Non... Monſieur... monami... ma mère... que ce mot...
De Charlot.... convient mal.... à toute ſa perſonne!

Mme AUBONNE.

Oh les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma bonne!...

Mme AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de monſieur le Marquis?

L'art

L'art n'a rien pu ſur l'un ; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ſes dons ſans meſure.

Mme AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui. . . .
Je voudrais répéter. . . . Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas. . . .

JULIE.

Cela n'eſt point étrange :
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos courtiſans attirent les regards ;
Les armes, le deſſin, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique ;
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait. . . .
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet. . . .
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous ſeule en ſervez . . . . mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu non. . . .
Vous chantez à merveille ; et votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence ;
Aſſeyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

Mme AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'eſt point ſurpris.

(*elle s'aſſied, ils danſent, et Charlot chante.*)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A ſon choix.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger ?
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, *après avoir danſé un ſeul couplet.*

Vous êtes donc l'auteur de la chanſon !

CHARLOT.

Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés.
Par votre goût ſans doute ils ſeront rejetés.

JULIE.

Ils n'offenſent perſonne .... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent ſurtout exciter ma colère :
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous !... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre....
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mme AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

JULIE *recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, &c.

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah ! si de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, &c.
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, et les voit danser, pendant que* Mme AUBONNE *est assise et s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir ! ... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? et les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris .... à danser comme lui ?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère

Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur le méritait ; il l'osait espérer.

(*en montrant Julie.*)

Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême :
Ses ordres sont sacrés ; chacun doit les remplir.
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mme AUBONNE.

C'est très-bien riposté ; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Ecoute, mon garçon ; je te défends .... à toi,

(*Charlot le regarde fixement.*)

De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

Mme AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh, comment faudra-t-il donc qu'il fasse ?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous.... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mme AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr..... Monſieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonſpect :
Vous deviez à Julie un peu plus de reſpect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendreſſe ;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me bleſſe!
Sortez, et devant moi ne paraiſſez jamais.

JULIE.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi, ſi?

Mme AUBONNE, *ſe mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix ;
Eh mon Dieu! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout à l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monſieur, je fais ce que je doi ;
(*en regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de ſuivre en tout ſa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en eſt trop, faquin.

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue ;
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame aſſez frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner peut-être un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! miſérable....

JULIE.

Encore !

M[me] AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place ;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.

(*il ſort.*)

M[me] AUBONNE.

Ah ! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCENE IV.

JULIE, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

NON, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis ;
Qu'ai-je fait ! non, ces nœuds ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi ! tu me ſerviras ?

Mme AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà réſolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mme AUBONNE.

O fortune ! ô deſtin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant reſpectons l'allégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la Comteſſe.
Comment parler ? comment, par un trouble cruel,
Contriſter les plaiſirs d'un jour ſi ſolennel ?

JULIE.

JULIE.

Je le ſais, et je crains que mon refus la bleſſe :
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Mme AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mme AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mme AUBONNE.

Hélas! tout dès long-temps trompa mes eſpérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mme AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir :
Je ſerai juſte.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon eſpoir.

SCENE V.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empreſſement.*

Allez, votre Marquis eſt un vrai trouble-fête.

Mme AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET.

Vous ſavez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits diſpoſé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens ſavans.
Ce ſpectacle admirable attirait les paſſans :
Les filles l'entouraient ; toute notre ſéquelle
Voyait le beau Charlot monté ſur une échelle,
Dans un leſte pourpoint feſant tous ces apprêts ;
Mais monſieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer ; et Charlot au contraire
A dit que tout eſt bien. Le Marquis en colère
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit.
Ce ſilence au Marquis a cauſé du dépit ;
Il a tiré l'échelle, il a ſu ſi bien faire
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot eſt bleſſé.

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut.... Il s'eſt fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

Mme AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

Ah mon Dieu ! quel malheur !

JULIE.

Quoi ?

Mme AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé ?

GUILLOT.

Notre jeune ſeigneur....

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des ſoufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mme AUBONNE.

Ah mon Dieu ! que dis-tu ?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'chofe.

Mme AUBONNE.

Eh, butor, dis donc vîte de grâce
Ce qui s'eft pu paffer, et tout ce qui fe paffe.

GUILLOT.

Hélas ! tout eft paffé. Le Marquis là dehors
Eft troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mme AUBONNE.

Ah, malheureufe !

JULIE.

Hélas, vous répandez des larmes !
Mais ce n'eft pas Charlot; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Pourfuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre, qui fagement fe battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait faifi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monfeigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à fon maître.

Mais Charlot lui disait, Monsieur, n'approchez pas;
Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mme AUBONNE.

Hélas !
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NON, il n'en est plus temps.

Mme AUBONNE.

Juste Ciel que j'implore !

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mme AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée, et presque au même instant,
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche si je puis qu'on n'entre et qu'on ne sorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet

Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible et ſi tendre ;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat ?
Je plains ſon fils.... le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant ; mais il était mon maître.

Mme AUBONNE.

Quelle mort ! et par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juſte Ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolennel,
Quand le roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne
Aux mains de la juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant :
La juſtice eſt injuſte.

L'INTENDANT.

Ah ! les lois ſont bien dures.

BABET *à Guillot.*

Charlot ſerait perdu !

GUILLOT.

Ce ſont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir.
On eſt gai le matin, on eſt pendu le ſoir.

BABET.

Mais le Marquis eſt-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource ?

GUILLOT *à Babet.*

Ecoute,
Il en diſait de moi l'an paſſé tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mère a déjà tout appris.

Mme AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le deſſein en eſt pris.
(*elle ſort.*)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit et des cris chez Madame !

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le ſilence.

JULIE.

Mon ame
D'une ſi bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ſes pleurs.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupe de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir ſans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je déſire la mort, et j'y ſuis réſolu.

L'INTENDANT.

La juſtice eſt ici. Madame la Comteſſe
Sait la mort de ſon fils; la douleur qui la preſſe
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur !

GUILLOT.

Il devait en uſer comme moi,
Ne ſe point revancher, imiter ma ſageſſe;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confeſſe.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux.

GUILLOT.

Elle a toujours raiſon, c'eſt très-bien dit.

CHARLOT.

J'efpère
Qu'on fouffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de fes derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'eft évadée, elle eft loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi ! ta mère eft complice ?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de fa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas ! mon augufte maîtreffe !
Et que je plains Julie ! elle avait la tendreffe
De monfieur le Marquis ; et mes funeftes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château refpectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus fi coupable.
(à l'Intendant.)
Vous, Monfieur, fi jamais dans leur trifte maifon
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'ofe vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné jufqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon fang pour la fervir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir :

Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maifon mon enfance nourrie
Me laiffait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne font pas pour moi... la fource en eft plus belle...
Adieu.... conduifez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien fe déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure, je ne fais s'il faut auffi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plaît, quoi qu'il faffe.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Meffieurs, de grâce,
Ne l'enlevez donc pas... fuivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, fuivons auffi, car on eft curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah ! je refpire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu fes fens et fa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour à tour
Rendent fes yeux éteints à la clarté du jour.

Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
Devant la fecourir, ne foit pas auprès d'elle !
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funefte embarras :
Par une fauffe porte elle s'eft éclipfée.
Je prends part aux chagrins dont elle eft oppreffée.
Elle eft pour fon malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous fe défier ?
Le roi viendra bientôt : fon feul afpect fait grâce,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand feigneur :
L'exemple eft dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
Vit tous les droits fans force, et les lois inutiles.
A peine nous fortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait fur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je fuis la caufe, hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien dans ma fimple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux Marquis, dans fa fotte colère,

Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon ſeigneur, et fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,
Aux bontés de ce roi galant autant que juſte.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y ſera ſenſible, il ſera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au ſecours! ah mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maiſon.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'eſt Charlot que l'on fourre en priſon.

JULIE.

O Ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds juſqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.

On ne danſera point, plus de fête... Ah, Madame !
Que de maux à la fois ! .... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eſt en priſon !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le ſauver prenez ſur vous le ſoin.
Chacun vous aidera ; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot eſt en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y ſoit bien long-temps.

JULIE.

Madame ſort déjà de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſevelie !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE, *ſoutenue par deux ſuivantes.*

LA COMTESSE.

Mes filles, laiſſez-moi ; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ſaurais reſter.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être ſeule, il faut nous écarter.

(*ils ſortent.*)

LA COMTESSE, *se jetant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie ! en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère ; et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hymenée ;
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort.... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah Julie !

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs ?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte ;
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte ;
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grâce ?

LA COMTESSE.

Il eſt bien criminel.

JULIE.

Il s'eſt vu bien preſſé.
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère....

LA COMTESSE, *ſe levant.*

Il devait dans mon fils reſpecter une mère.
Le fils de ſa nourrice, ô Ciel ! tuer mon fils !
Cette femme, après tout, dont les ſoins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,
En ne paraiſſant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon ſort eſt plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périſſe ?

LA COMTESSE.

Quoi ? deux morts au lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourrice
Ferait donc la troiſième.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.
Elle eſt mère.... et je ſais ce qu'il en doit coûter.
Hélas ! ne parlons point de vengeance et de peine ;
Ma douleur me ſuffit.

(on entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur ſoudaine ?

(le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! (*b*)

SCENE V.

Les Perſonnages précédens, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

Ce n'eſt pas lui, Madame, hélas ! ce n'eſt que moi.
J'ai laiſſé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé ſa cour avec ſa garde bleue ;
J'avais pris des chevaux ; et je viens à genoux
Révéler votre ſort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me faſſiez grâce.

LA COMTESSE.

Quoi ! malheureuſe ! as-tu paru devant le roi !

Mme AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi :

Ce monarque adoré ne rebute perſonne ;
Il écoute le pauvre, il eſt juſte, il pardonne,
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit ? quels étranges diſcours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours !
Laiſſe-moi.

Mme AUBONNE.

Non, ſachez cet important myſtère :
Charlot eſt plein de vie, et vous êtes ſa mère.

LA COMTESSE.

Où ſuis-je ? juſte Dieu ! pourrais-je m'en flatter ?
Ah ! Julie, entends-tu ?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

Mme AUBONNE.

Hélas ! vous auriez pu ſur ſon noble viſage
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous ſouvient aſſez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la ligue accablait les partiſans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière ;
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras,
Ce malheureux enfant touchait à ſon trépas :
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait,

Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler.
C'eſt un brave ſoldat que ce grand prince eſtime.
Tout eſt prouvé.

LA COMTESSE.

Julie, heureux jour, heureux crime!

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCENE VI *et dernière.*

Les Perſonnages précédens, LE ROI et toute ſa cour, CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le ſera lui-même.
Je rends grâces au ciel dont la bonté ſuprême
Par le coup inoui d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, e j'honore ſa mère;
Il me ſuivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, Madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;

Je cours de ce château dans le champ de la gloire ;
Mon ſort eſt de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, Madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adverſités,
Ne ſongeons qu'à goûter un moment ſi proſpère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père.

Fin du troiſième et dernier acte.

VARIANTES

DE CHARLOT

OU LA COMTESSE DE GIVRY,

(a) Je fais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la Comtesse et ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, et s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mme AUBONNE, *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....

. . . .

LA COMTESSE.

Dans l'état où je ſuis, ô Ciel ! il vient chez moi !

SCENE V.

LE COURRIER *en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

JULIE.

CHARLOT ſera ſauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'inſtant vient avec une garde.
Pour la ſeconde fois le peuple s'eſt mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point ?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à peu-près d'une lieue,
Dans un petit village avec ſa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en ſuis sûre.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, ſuivi de pluſieurs domeſtiques de la maiſon. On prépare trois fauteuils.*

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*

Ah ! Monſieur, vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpère, Madame; ici le roi m'envoie:
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(à Julie qui veut ſortir.)
Mademoiſelle, il faut que je vous parle auſſi;
Votre aimable préſence eſt néceſſaire ici.
Sur le deſtin d'un fils, Madame, et ſur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.
(il s'aſſied entre elles.)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'eſt jetée à ſes pieds, a parlé devant moi:
Le roi, vous le ſavez, ne rebute perſonne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah, l'ame grande et bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... ne vous affligez point,
Madame, et juſqu'au bout ſouffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ſes mains mis votre fils unique:
On le crut mort long-temps; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de ſa mère inconnu ?

LA COMTESSE.

Il eſt trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainſi que tout l'Etat, déſolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs:
Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs;
Et ſans doute en ſecret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe: ah grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, tranſporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.
Mais.... ſerait-il bien vrai?...

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.

Vos

Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourrice voulut diſſiper votre erreur;
Elle n'oſa jamais alarmer votre cœur,
Craignant en diſant vrai de paſſer pour menteuſe;
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret avec ſoin cacheté,
Son mari vieux ſoldat mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le myſtère.
Le ſoldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le temps de l'impoſture:
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé: des témoins entendus
Sur le lieu, ſur le temps, ſur chaque circonſtance,
Ont ſous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il ſait ſonder les cœurs:
Art difficile et grand qu'il doit à ſes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable et brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas! c'eſt le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je: oui, c'eſt lui; je l'ai vu:
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triſte nourrice, appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.

Il était expirant ; mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper : ſa mère vous implore ;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

(*b*) *SCENE VI et dernière.*

Les Acteurs précédens : Mme AUBONNE, CHARLOT.

Mme AUBONNE, *ſe jetant aux pieds de la Comteſſe.*

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous :
Je dois vous pardonner puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.
(*la porte s'ouvre :* Charlot *paraît avec tous les domeſtiques.*)

CHARLOT *dans l'enfoncement, avançant quelques pas.*

O deſtinée affreuſe !
Où me conduiſez-vous ?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils !

CHARLOT.

Vous ! ma mère !

LE DUC.

Oui, ſans doute.

JULIE.

O Ciel ! je te bénis.

LA COMTESSE, *le tenant embraſſé.*

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'eſt toi que j'embraſſe ;
Tu ſauras tout.

JULIE.

Il eſt bien digne de ſa race.
(*le peuple derrière le théâtre.*)
Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

LE DUC.

Pour le coup c'eſt lui-même. Allons tous : c'eſt à moi
De préſenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

Je ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT, marquis.

Je ne ſais où je ſuis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Mon fils !

CHARLOT, marquis.

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un ſi bon maître.

CHARLOT, marquis.

Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

(*tout le monde crie.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

Fin des Variantes.

LE

DEPOSITAIRE,

COMEDIE DE SOCIÉTÉ.

Jouée à la campagne en 1767.

PREFACE.

L'ABBÉ de *Châteauneuf*, auteur du Dialogue ſur la muſique des anciens, ouvrage ſavant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote ſuivante :

„ *Molière* nous cita mademoiſelle *Ninon* „ *de l'Enclos*, comme la perſonne qu'il „ connaiſſait ſur qui le ridicule feſait une „ plus prompte impreſſion, et nous apprit „ qu'ayant été la veille lui lire ſon Tar- „ tuffe (ſelon ſa coutume de la conſulter „ ſur tout ce qu'il feſait), elle l'avait payé „ en même monnaie par le récit d'une „ aventure qui lui était arrivée avec un „ ſcélérat à peu-près de cette eſpèce, dont „ elle lui fit le portrait avec des couleurs „ ſi vives et ſi naturelles, que ſi ſa pièce „ n'eût pas été faite, nous diſait-il, il ne „ l'aurait jamais entrepriſe, tant il ſe ſerait „ cru incapable de rien mettre ſur le théâtre „ d'auſſi parfait que le Tartuffe de made- „ moiſelle l'*Enclos*. „

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du Tartuffe s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de *Ninon* de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs, il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment, et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non,

mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui ; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en fesant le signe de la croix, que si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais

voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fonds de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'*Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde sait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidellement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'*Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons

pas comme un ouvrage bien théâtral; nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'eſt une mode qui était trop commune du temps de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'enivrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premières ſatires, le ſobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers ; ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable.

Nous donnons ſeulement cette pièce comme un monument très-ſingulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que penſait *Ninon* ſur la probité et ſur l'amour, Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf*, page 121 :

„ Comme le premier uſage qu'elle a fait „ de ſa raiſon a été de s'affranchir des „ erreurs vulgaires, elle a compris de bonne „ heure qu'il ne peut y avoir qu'une même

" morale pour les hommes et pour les femmes. Suivant cette maxime qui a toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'indiscrétion, la malignité, l'envie, et tous les autres défauts, qui, pour être ordinaires aux femmes, ne blessent pas moins les premiers devoirs de la société.

" Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des passions selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engage aussi, par une suite nécessaire, à ne les pas condamner plus sévèrement dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même passion à laquelle ils attachent la honte des femmes, jusqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt leur unique crime, de la même manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, et que la probité,

„ qui comprend toutes les autres, eſt une
„ qualification auſſi inuſitée à leur égard
„ que ſi elles n'avaient aucun droit d'y
„ prétendre. „

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre littérature, et ſurtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſingulière que mademoiſelle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise ; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.

Mme AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, PICARD, } valets de comédie dans l'ancien goût.

La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.

LE

DEPOSITAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, et ſouffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe ;
Je touche à mon hiver, et c'eſt mon paſſe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même,
Je ſuis pour le conſeil ; voilà tout ce que j'aime ;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.

Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre fredaine ;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe ;
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et juſqu'à l'avocat : c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du temps,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent,
Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me pèſent;
J'aime peu leurs chanſons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée et revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pie-grièche;
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-ſots voiſins le fidelle portrait.
Mais on doit ſe plier à ſouffrir tout le monde;
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits:
C'eſt un mal néceſſaire, et que ſouvent j'eſſuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante et ne m'ennuîra pas.

NINON.

Ah! je vous avoûrai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils ſoient, ſera toujours facile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'eſprit et de courage,
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en diſent l'Aſtrée et Clélie et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite. (*a*)

(*a*) Ce ſont les propres paroles de *Ninon*, dans le petit livre de l'abbé de *Châteauneuf*.

J'ai vu des ſots qu'on prend; des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus conſtante amie:
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ſes ſoins; ſans lui je n'aurais rien.
Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance:
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance;
Elle occupe le cœur; je n'ai point de parens,
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme eſtimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu ſolidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monſieur Garant, pourra ſe débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toujours bâiller.
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.

Il me fait trop fentir que par un fort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il eft vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eftime ;
Il eut mille vertus ; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop fage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poffédez rien ; mais ce monfieur Garant,
Son banquier autrefois, et fon correfpondant,
Pour deux cents mille francs étant fon légataire,
N'en eft, vous le favez, que le dépofitaire.
Il fera fon devoir ; il l'a dit devant moi ;
L'honneur eft plus puiffant, plus facré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de fermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, fyndic et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je fuis une tête légère,
Un jeune diffolu, fans mœurs, fans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :
Oui, je fuis débauché ; mais parbleu j'ai des mœurs ;
Je ne dois rien, je fuis fidelle à mes promeffes ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtreffes ;
Je bois fans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.

Tout marguillier qu'il eſt, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il eſt un temps pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.
Il eſt ſage et profond, ſa conduite eſt auſtère ;
Il lit les vieux auteurs et ne les entend guère ;
Il mépriſe le monde : eh bien, qu'il ſoit un jour
Pour prix de ſes vertus marguillier à ſon tour ;
Et que monſieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui ſeul me concerne,
C'eſt le plaiſir ; l'argent, voyez-vous, ne m'eſt rien ;
Je ſuis aſſez content d'un honnête entretien.
L'avarice eſt un monſtre ; et pourvu que je puiſſe
Supplanter l'avocat, mon ſort eſt trop propice.

NINON.

Tout réuſſit aux gens qui ſont doux et joyeux.
Pour monſieur votre aîné, c'eſt un fou ſérieux :
Un précepteur maudit, maîtriſant ſa jeuneſſe,
Chargea d'un joug peſant ſa docile faibleſſe,
De ſombres viſions tourmenta ſon eſprit,
Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'eſprit.

Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige !

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige :
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots ;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes ſoins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor !

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je penſe,
Souffrir un grand déchet ; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle, et vous en fait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres ſont d'ailleurs ſi pauvres ! leurs ſouffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les ſecourir ;
C'eſt un devoir ſacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font ſouffrir !

Le jeune GOURVILLE.

Vous régiſſez ſi bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt ſeront dans l'opulence.

NINON.

Çà, Monſieur l'aumônier, vous ſavez que céans
Il eſt, ainſi qu'ailleurs, de jeunes indigens ;
Ils ſont recommandés à vos nobles largeſſes.
Vous n'avez pas, ſans doute, oublié vos promeſſes.

M. GARANT.

Vous ſavez que mon cœur eſt toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monſieur Gourville,
Si bon pour ſes amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut ſi bon pour moi,
Si généreux!... je ſais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la juſtice,
Ordonnent qu'un ami ſans réſerve accompliſſe
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'eſt parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefeſant.*

Je me flatte, je crois, je ſuis perſuadée,
Je me ſens convaincue, et ſurtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami ſi cher, ès mains de ſes enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ſes dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas ſont des crimes;
L'honneur, la probité, le ſens et la raiſon
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ſes devoirs, à ne nuire à perſonne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien conſidérer ſi le droit eſt léſé,
Si tout eſt bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh oui: ſon teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, et n'a point de réplique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

M.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre !
Tout eſt réglé, Monſieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puiſſe prévenir toute fâcheuſe affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il ſort de deſſous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaiſſait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludaſſe les lois de la ſainte juſtice !
L'honneur, vous le ſavez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur eſt très-fort de mon goût,
Mais il fait écarter ces craintes ridicules.
Il eſt de certains cas où j'ai peu de ſcrupules.

M. GARANT.

J'en ſuis perſuadé, Madame, je le crois ;
C'eſt mon opinion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés ; je réponds du ſuccès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaiſſez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs myſtères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'inſtant
Répondre à vos diſcours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Liſette
Qu'elle m'apporte ici cette grande caſſette.
Elle ſait ce que c'eſt.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais ſentimens.... une allure mauvaiſe.
Je crains que s'il était un jour trop à ſon aiſe...
Il ne ſe confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un ſoin ſi prudent.

M. GARANT.

Il eſt fort libertin : une trop grande aiſance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneſſe :
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeſſe ;
Point d'excès, mais ſon bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'eſt à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et ſon frère ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui ce ſont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ?...

M. GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom,
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que ſon père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage ;
Nous y remédîrons ; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confîrai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous ſavez, le monde....

NINON.

Ah, Monſieur !

M. GARANT.

Vous avez la ſcience profonde

Des fecrètes façons dont on peut fe pouffer,
Etre confidéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avifée et difcrète.

NINON.

Et furtout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

Ah ! la lourde caffette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'eft un vrai coffre-fort.

NINON.

C'eft le très-faible refte
De l'argent qu'autrefois dans un péril funefte,
Etant contraint de fuir, Gourville me laiffa;
Long-temps à fon retour dans ce coffre il puifa,
Le compte eft de fa main. Allez tous deux fur l'heure
Donner à fes enfans le peu qu'il en demeure :
Ce fera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils foient reçus.

Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Attendant que Monſieur faſſe un plus grand partage.
(*on remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON *à M. Garant.*

Pour remplir ſon devoir il faut peu de façon;
Vous le voyez, Monſieur.

M. GARANT.

Cela n'eſt pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité; la juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé; n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dreſſés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs ſi preſſés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend et les pauvres gémiſſent :
Lorſque je ſuis abſent, tous les ſecours languiſſent.
Adieu...

(*il fait deux pas et revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légérement.

NINON.

Eh, fi donc !

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas ! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi ?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec diſcrétion je m'explique à Madame....

(*bas à Ninon.*)

Il eſt très-inconſtant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà ſéduit notre voiſine Agnant :
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon Dieu ! le méchant !
Courtiſer une fille ! ô Ciel ! eſt-il poſſible ?

M. GARANT.

C'eſt comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémiſſible !

M. GARANT *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'eſt mauvais ſigne...

NINON *à M. Garant qui ſort.*

Allez, je ne l'oublîrai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous diſait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me ſemble,
Par pure probité nous mettre mal enſemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penſer à la fin
Que cet original eſt un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penſer ſans ſcrupule :
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec ſon verbiage et ſes fades propos,
Ce fat dans le quartier ſéduit les idiots.

Sous un amas confus de paroles oiſeuſes
Il penſe déguiſer ſes trames ténébreuſes.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens ſenſés :
Quiconque en parle trop n'en eut jamais aſſez.
Plus il veut ſe cacher, plus on lit dans ſon ame :
Et que ceci ſoit dit et pour homme et pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce monſieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chère Liſette,
Ma petite ambaſſade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu ſon contingent ?

LISETTE.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Eſt-il bien ſatisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les ſavans ſont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il eſt triſte et ſec !
Vous l'euſſiez vu courbé ſur un vieux livre grec ;
Un bonnet ſale et gras qui cachait ſa figure,
De l'encre au bout des doigts compoſaient ſa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il ſe parlait tout bas comme un homme égaré ;
De lui dire deux mots je me ſuis haſardée ;
Madame, il ne m'a pas ſeulement regardée.

(*en élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, *Monſieur*, *qui vous eſt dû ;*
Monſieur, *c'eſt de l'argent.* Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus*,
Monſieur, *que ma maîtreſſe avait pour vous reçus.*
Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit; allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monſieur, *ils ſont à vous*, *prenez-les*, *les voilà.*
Il a repris ſoudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'eſt ſi vilain
Que de s'accoutumer à boire ſi matin ?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre ;
Voilà les ſacs, dit-il, et vous pouvez y prendre

Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion :
Nous avons pris, Madame, avec diſcrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modeſtie honnête ;
Et nous ſommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, ſon caractère eſt rare.
La nature a conçu des deſſeins différens,
Alors que ſon caprice a formé ces enfans.
Un contraſte parfait eſt dans leurs caractères ;
Et le jour et la nuit ne ſont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi de tout mon pouvoir, je l'aime auſſi, Monſieur :
J'ai toujours remarqué, ſans trop oſer le dire,
Que vous aimez aſſez les gens qui vous ſont rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Liſette, je le plains ;
Il a le cœur très-bon, je le ſais ; mais je crains
Que cette averſion des plaiſirs et du monde,
Des uſages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite et cette auſtérité
Ne produiſent bientôt quelque calamité.
Pour ce monſieur Garant ſa pleine confiance
Alarme ma tendreſſe, accroît ma défiance :

Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée :
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net, et je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systêmes,
Inutile aux humains et dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom ;
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderèse et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages sont faits ?
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez:
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés ;
Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je ſuis très-bien déjà dans la maiſon ;
A la mère toujours je dis qu'elle a raiſon ;
Je bois avec le père, et chante avec la fille ;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont ſouvent bien du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre ; le jeune GOURVILLE. *Tous deux arrivent et continuent la converſation : l'aîné eſt vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave perſonnage ?
Tu forces ton inſtinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la ſtupidité.
Qui peut donc contre toi t'inſpirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraſer les fleurs de ſes jardins,
De peur d'en ſavourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal ſociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi ſe refuſer à tout ?
Etre ſans amitié, ſans plaiſirs et ſans goût,
C'eſt être un homme mort. Oh, la plaiſante gloire
Que de gâter ſon vin de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! le teint jaune et l'œil creux,
Penſes-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?

Au monde en attendant ſois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maiſon,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en priſon :
Eſt-ce monſieur Garant qui par ſon éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite-moi, ſonge à te réjouir ;
Je prétends malgré toi te donner du plaiſir.

GOURVILLE l'aîné.

De ſi vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, Monſieur ; j'en prévois trop la ſuite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaiſe fin.
Je ne puis plus ſouffrir un ſi grand libertin.
De cette maiſon-ci je connais les ſcandales,
Il en peut arriver des choſes bien fatales :
Déjà monſieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus reſter, et j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà ſon beau ſtyle a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met discrétement la paix dans les familles ;
Il garde la vertu des garçons et des filles ;
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter :
Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter ;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux ;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi, tout seul, dans un désert ?

GOURVILLE l'aîné.

Oh ! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert !

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuſe et ſavante,
D'un eſprit tranſcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'aîné.

Non ; mais ſon logis eſt rempli
Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs myſtiques ;
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidelle,
Monſieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine ?

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même ; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter déformais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, fecs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir, et je préfère un trou,
Un hermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *feul.*

Je pleure fur fon fort; le voilà qui s'abyme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(il s'assied et ouvre un livre.)
Que Garaffe a raifon ! qu'il peint bien à mon fens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les paffions qui tourmentent la vie !
(il lit encore.)
C'eft bien dit ; oui, voilà le plan que je fuivrai.
Du fentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amufemens, les fpectacles, les belles.
(il fe lève.)
Quel plaifir noble et doux de haïr les plaifirs !
De fe dire en fecret, me voilà fans défirs,

Je ſuis maître de moi, juſte, inſenſible, ſage,
Et mon ame eſt un roc au milieu de l'orage!
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces converſations, ces ſoupers, ces amis.
Je ſouris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il eſt tout fait pour lui.
C'en eſt trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conſerve à Ninon de la reconnaiſſance;
Elle eut ſoin de nous deux au ſortir de l'enfance;
Et malgré ſes écarts, elle a des ſentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres temps.
Mais....

(*il ſe mord le doigt et fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'aſile ?

GOURVILLE l'aîné.

J'y ſuis très-réſolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monſieur votre père?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en difpoferez.

M. GARANT.

L'argent eft inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point eft profonde :
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir ,
Pour les pauvres s'entend .... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie ,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah , que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres fommes en caiffe.
Eh ! Eh !...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laiffe;
Vous voulez bien encore en être embarraffé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout enfemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui , c'eft fort bien penfé.

M. GARANT.

Or çà , votre deffein de chercher domicile
Eft très-jufte et très-bon ; mais il eft inutile ;
La maifon eft à vous ; gardez-vous d'en fortir ,
Et priez feulement Ninon d'en déguerpir.

Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ferait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me ſens pas l'ame encore aſſez forte
Pour chaſſer une femme et la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux ; mais l'honneur a ſes droits ;
Et vous ſavez, Monſieur, tout ce que je lui dois ;
Pourrais-je ſans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maiſon, et rendez-vous juſtice ?
Cela n'eſt-il pas dur ?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, et m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce... un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait... tant je m'en ſens troubler.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi !

M. GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains!...Grâce au ciel, je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaiſent parfois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent ;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance.
Nous avons concerté que de cette maiſon
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien ſecret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis ;
Et vous aurez vos droits ſans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée eſt profonde ; oui, les dévots, les ſages
Sur le reſte du monde ont de grands avantages.
Je ſignerai demain.

M. GARANT.

Ce ſoir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.

Tout ſe moque de vous, laquais, cocher, ſervante;
Ils traitent la vertu de choſe impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu !

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A ſoin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte eſt dreſſé. Cet honnête artifice
Eſt, comme vous voyez, dans l'exacte juſtice.
Signez ſur mon genou.

(il lève ſon genou.)

GOURVILLE l'aîné, *en ſignant.*

Je ſigne aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de ſi prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce ſoir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis ſortir dès à préſent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui !

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

M. GARANT.

Tout eſt bien ; et puis chez ma couſine,
Chez la ſavante Aubert notre illuſtre voiſine...

Nous irons faire enſemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle eſt la perle du quartier :
Il eſt dans ſa maiſon de doctes aſſemblées,
Des converſations utiles et réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'eſt-là juſtement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penſer : vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans et vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON *à Gourville l'aîné.*

Ah ! ah ! Monfieur, vous fortez donc enfin!
Vous vous humanifez, et votre noir chagrin
Cède au befoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaifir fied très-bien à la philofophie :
La folitude accable, et caufe trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais !... j'efpère...
Que ce n'eft pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives font ?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très-favans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure preffe, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez : c'eft fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaiſe humeur!
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur;
En ſavez-vous la cauſe ?

M. GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère,
La cauſe eſt en effet ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais: vous pouvez être sûre
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en effet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remercîment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir-vivre;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant ... au mal porté;
Faux . . . avec fauſſeté. Ses allures ſecrètes,
Sombres. . . .

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez.

NINON.

La chose est-elle bien certaine ?

M. GARANT.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir :
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, et je le déshérite :
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monſieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous ſommes à plaindre ! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe :
L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté ;
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous ?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage... Ecoutez... Cette caiſſe
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe
Etait-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort :
Vous le ſavez aſſez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune ?

NINON.

Non,
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,
Madame Esther, vous garde une amitié constante ;
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

NINON.

A la cour ! moi ! Monsieur, que le ciel m'en préserve !
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, Monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, Madame, oui, vous avez raison ;
Et votre sentiment est ici ma leçon.
(*il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.*)
Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, et d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai ; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens raſſemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cents mille francs, croiſſant notre fortune,
Entreraient de plein ſaut dans la maſſe commune.
Vous pourriez employer votre art perſuaſif
A nous faire obtenir un poſte lucratif.
Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aiſance ;
Que des prudes ſurtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'énorgueilliſſant d'une telle conquête,
A vous bien épauler ſe tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions ſourdement, ſans bruit, ſans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune :
Et votre rare eſprit tout bas ſe moquerait
De tout le genre-humain qui vous reſpecterait.
Vous ne répondez rien ?

NINON.

C'eſt que je conſidère
Avec maturité cette ſublime affaire....
Vous voulez m'épouſer ?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'eſprit, tant d'attraits :

C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon ſort proſpère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inſpirations de ces déſirs puiſſans ;
Mais en les combinant avec juſteſſe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour réſultat
Qu'il eſt temps en effet que vous changiez d'état ;
Que nous nous convenons, et qu'un amour ſincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'eſt un frein reſpectable : et ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeuneſſe un tant ſoit peu légère :
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, et je penſe au ſolide.

NINON.

Eh bien, j'y penſe auſſi : vos offres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, et quelque hypocriſie.

M. GARANT.

Eh, mon Dieu, c'eſt par là qu'on réuſſit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie eſt fauſſe ; elle a pourtant du cours.
Que me font, après tout, les enfans de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls, et ſonger en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, et j'en ſuis pénétrée.

M. GARANT.

Ah ! je me doutais bien que votre ame éclairée
En ſentirait la force et le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe ;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;
Mais si vous connaissiez quel effet sont vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit !.. quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu, finissez donc ; vous me tournez la tête :
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! et mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, *le contrefesant.*

Ce soir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *seule.*

QUEL indigne animal, et quelle ame de boue !
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux :
J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute ;
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, ſais-tu la plaiſante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien ſu le premier : quelle eſt-elle ?

LISETTE.

Notre maîtreſſe enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'eſt donc pour cela que Madame eſt ſortie !
C'eſt pour ſe marier ?... J'ai ſouvent même envie,
Tu le ſais, et je crois que nous devons tous deux
Suivre un ſi digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les meſſieurs qui ſont dans l'opulence ;
Peu de choſe avec rien ne fait pas de l'aiſance ;
Et nous ſommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de Madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Eſt-il bien vrai, Liſette ?

LISETTE.

Et je t'épouferai dès qu'elle fera faite.

PICARD.

Bon ! attendons-nous y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront ; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure :
Elles n'époufent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc fe réfoudre d'attendre.
Et quel eft ce monfieur que Madame va prendre ?

LISETTE.

La pefte ! c'eft un homme extrêmement puiffant ;
Marguillier de paroiffe, ayant beaucoup d'argent :
Sur fon large vifage on voit tout fon mérite,
Homme de bon confeil, et qui fouvent hérite
De gens qui ne font pas feulement fes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de fes talens ;
Il eft le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aifément beaucoup de bien aux filles.
C'eft ce monfieur Garant qui vient dans la maifon.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il eft gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien, que fait cela ? cette friponnerie

N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui Madame épousera ?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que Madame aime ?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;
Et Madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vîte à présent !
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,
Se moquer en riant des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps ; on ne rit pas toujours ;

On devient férieux au déclin des beaux jours.
La femme eft un rofeau que le moindre vent plie ;
Et bientôt il lui faut un foutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que Madame ait choifi Monfieur pour fon foutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec fon frère ?

LISETTE.

Je penfe que l'aîné va dans un monaftère ;
L'autre fera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun fuit fon inftinct : tout s'arrange aifément.

PICARD.

Je ne fais, mon inftinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainfi que tu l'efpères.

LISETTE.

Pourquoi ? pour en douter quelles raifons as-tu ?

PICARD.

Je n'ai point de raifons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorfqu'on veut aux gens affurer quelque chofe,
On fe trompe toujours ; je n'en fais point la caufe.
J'ai vu tant de meffieurs qui pour tes doux appas
Difaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, infolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignonne :
Jamais en promettant n'as-tu trompé perſonne ?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point ; allons, rendons bien net
Dé notre cher ſavant le ſale cabinet.
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce M. Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable ! il eſt donc déjà maître de la maiſon ;
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? Madame, avec myſtère,
A dit à ſon cocher... Cocher, chez le notaire.
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue, et je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ; nous danſerons : plaiſirs de tous côtés.

Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé ?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très-pieuse, et de Garant cousine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'est un grand savant ; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste !

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions !

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O Ciel ! ô juste Ciel !

PICARD.

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeſtes.

PICARD.

C'eſt d'un vrai poſſédé les regards et les geſtes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,

Boſſe au front, né ſanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, Monſieur, tombé par terre ?

GOURVILLE l'aîné.

Que ſon ſein m'engloutiſſe !

PICARD.

Eh quoi donc ?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;

Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monſieur !

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtriſſures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques bleſſures?

GOURVILLE l'aîné *s'aſſied.*

Je ne puis me tenir: ah! Liſette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs et mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(ils ſe mettent à ſes côtés et alongent le cou.

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE l'aîné.

Voulant reſter chez moi, monſieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez ſa couſine Aubert.

PICARD.

C'eſt une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! diableſſe d'enfer!
Il y devait venir de ſavans perſonnages,
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages;
J'y vais: madame Aubert était encore au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un trictrac en attendant la table:
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, jufqu'à préfent
La chofe eft très-commune, et le mal n'eft pas grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu fe continue ; enfin le fort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor fur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un fage fe confole.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ce n'eft rien encor. Garant à fon coufin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preffante.
Aubert me fait excufe, Aubert me complimente ;
Il fort, je refte feul ; je n'ofais demeurer ;
Et dans notre maifon j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modefte,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé lefte,
Un négligé brillant, mais qui paraît fans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle, il eft tard :
Je vous propoferais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuîrais . . . j'accepte cette fête.
Le repas était propre, et très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me fuis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie !

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais fourire,
Avec cet agrément que Sapho fut décrire.
Vous connaiffez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poifon
Par l'oreille et les yeux furprenait ma raifon.
Nous nous attendriffons : monfieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,
En criant que je fuis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, Monfieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux eft très-fâcheux.
Il m'applique un foufflet : je fuis affez colère ;
J'en rends deux fur le champ : nous nous roulons par terre;
L'un fur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin Madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Lifette ?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en ſoit, meurtriſſans et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oiſifs du quartier une foule accourue
Rempliſſait la maiſon, l'eſcalier et la rue.
On crie, on nous ſépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris ſur lui le ſoin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le ſcandale avec les coups reçus,
Je lui ſigne un billet encor de mille écus.
Ah, Liſette! ah, Picard! le ſage eſt peu de choſe!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphoſe!

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire et d'eſſuyer,
Comment revoir jamais monſieur le marguillier?
Comment revoir Madame?

PICARD.

Oh, Madame eſt très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, Monſieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de ſévérité?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE, *tout essoufflé.*

AH, mon frère ! ah, Lisette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILLE *à Lisette, à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Lisette à part.*)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O Ciel ! madame Aubert serait dans la maison ?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion !
Ah ! de grâce, oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.
(*allant à Lisette.*)
Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh, mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?

(*Lifette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné, *fur le devant.*

Eft-ce une illufion ? eft-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte et j'avoue
Que je fuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Lifette, il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte . . . Et toi . . . tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez fur moi.

Le jeune GOURVILLE *à Lifette.*

Par ton feul favoir-faire
Tu fauras amufer et le père et la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ? fon père et fa mère ont l'obftination
De me pourfuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en fuis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'eft moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Lifette faura la mettre en fureté.

(revenant à Gourville l'aîné.)

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'eft un trait de jeuneffe, et peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excufer ici madame Aubert ?

Le jeune GOURVILLE.

Laiffons màdame Aubert ; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a fu cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit fi violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'eft rien paffé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre et fidelle,
Je cours la confoler, et je vous réponds d'elle.

(il fort.)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère eft un bon cœur ; il oublie aifément :
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel eft cet homme en robe ?

SCENE

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, M. l'avocat PLACET, *en robe.*

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.*

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est sans doute un docteur
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monſieur, de ſa friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, Monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établiſſement;
Et j'avais pourchaſſé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle vous ſavez, Monſieur, quelle eſt ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui, moi, Monſieur?

L'avocat PLACET.

Vous-même: et votre procédure
Par madame ſa mère eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, Monſieur, vos papiers clandeſtins,

Vos miſſives d'amour et tous vos beaux myſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clair-voyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiſelle,
Et ſi j'ai pu ſentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, Monſieur, les vilains cas :
Mademoiſelle Agnant ne vous reſſemble pas ;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! c'eſt une coquine ; et je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, Monſieur, aux hypocrites ;
Et chez madame Aubert vos infames viſites,
Le viol dont par-tout vous êtes accuſé,
Un mari trop benin par vous de coups briſé,
Ont fait connaître aſſez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juſte Ciel !

L'avocat PLACET.

Pourſuivons... vous connaiſſez la mère?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je ſais qu'en ce logis
On la ſouffre parfois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille ; et très-peu me ſoucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous ſavez ſur l'honneur
Combien elle eſt terrible, et quelle eſt ſon humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en ſais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger ſon injure,
Sa main de deux ſoufflets a doué ma future
Devant monſieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée eſt féconde en ſoufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel ſoudain s'eſt évadée.
On ſait qu'elle eſt chez vous, et je m'en doutais bien.
Monſieur, il faut la rendre, et ma femme eſt mon bien.

Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de ſcrupules.
Rendez-moi ſur le champ ſes petits billets doux ;
Que tout ceci ſe paſſe en ſecret entre nous ;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Meſſieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte et vous et vos billets :
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une ſi déteſtable et ſi lourde impoſture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, Monſieur, raviſſeur et parjure ?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur deſtinait à ma couche :
Mais, puiſque vous niez, puiſque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monſieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
Les lois ſauront punir ces excès d'infamie ;
Et vous verrez s'il eſt un plus énorme cas
Que d'oſer ſe jouer aux femmes d'avocats.

(*il ſort.*)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, *ſeul.*

QUE voilà pour m'inſtruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma ſageſſe obſtinée
Se complaiſait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue et je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ſes filets par ſa mine hypocrite.
Je bois, on m'aſſaſſine : en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me perſuader que j'ai pris ſa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laiſſe ; il emporte
Juſqu'aux clefs de ma chambre, et je reſte à la porte,
N'oſant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O ſageſſe ! à quel ſort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah ! ſi j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi :
Mon libertin de frère eſt plus ſage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur:

Et pour ſon premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, ſont avec elle entrés.
Déjà l'on verbaliſe.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, ſi j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monſieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma ſimple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais ſottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y ſonge, j'y reſonge, et tout cela, Liſette,
Me paraît impoſſible.

LISETTE.

Oui, mais la choſe eſt faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle ſoit faite ou non,
Ta maîtreſſe à ce point ne perd pas la raiſon.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, Monſieur, moi qui raiſonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paſſe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de ſon averſion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah, la femme eſt ſi faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine;
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières :
J'en fais autant que vous fur ces grandes matières.
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune temps fréquentait la maifon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lifette,
Me difait que la femme eft comme la girouette :
Quand elle eft neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle fe fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaifon j'ai l'ame émerveillée ;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chofe eft pourtant sûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère :
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eft rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie ;
Tout paffe et tout renaît : chaque jour fa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans fa propre maifon, lorfqu'elle y reviendra !

Comment ſauver Agnant, cette fille ſi chère !
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet et de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie
Ait à mon frère aîné cauſé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décraſſer un pédant.
Ce ſont-là des leçons pour un grand philoſophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe :
Elle eſt à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon ; tout s'apaiſera ;
Car enfin tout s'apaiſe : un quartaut ſuffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père ;
Et plus en ce moment ſa femme eſt en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir ſon humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné, *pourſuivi par* Mme AGNANT, M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*

Au ſecours !

Mme AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant !

M. AGNANT, *courant après madame Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur.

(*ils font le tour du théâtre en pourſuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez caſſé !

Mme AGNANT.

Je ſuis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Non .... Séducteur infame,

Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,

Et de la mère encor tu viens caſſer le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh, Madame, pardon !

Mme AGNANT.

Déteſtable hypocrite !

L'avocat PLACET.

Race de débauchés.

Mme AGNANT.

Cœur faux ! plume maudite !
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! je la rendrai ſitôt que je l'aurai.

Mme AGNANT. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'inſultes encore ! . . . Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage ?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous . . . . Monſieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant, toi ;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Raſſurez-vous, mon frère ;
Vous, Monſieur l'avocat, éclairciſſons l'affaire ;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toujours s'entendre, et non ſe quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

M. AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà ;
Aſſeyons-nous, ma femme, et peſons tout cela.
(il s'aſſied auprès de la table.)

Mme AGNANT.

Je n'ai rien à peſer : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.
(ils ſe rangent autour de M. Agnant, qui reſte aſſis.)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez ;
Et que d'elle et de vous nous ſoyons délivrés.

Mme AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté diſſolu !

Le jeune GOURVILLE, *à part à ſon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant Mme Agnant à part.*

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

M. AGNANT.

Il n'eſt point frelaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire

Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILLE *à ſon frère.*

Paix donc ; c'eſt un commerce honnête,
Pur, moral, inſtructif, pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille ! oh, le plaiſant viſage !

Mme AGNANT.

C'eſt un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE, *feſant ſigne à ſon frère.*

Chut !

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage !

L'avocat PLACET.

Cette excuſe louable eſt d'un cœur fraternel ;
Mais, Monſieur, votre aîné n'eſt pas moins criminel.
Tenez, Monſieur, voilà ſes miſſives infames,
Et ſes inſtructions pour diriger les ames.

(*il tire des lettres de deſſous ſa robe.*)

Le jeune GOURVILLE, *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un eſprit attentif
J'en veux voir la teneur et le diſpoſitif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(*il met les lettres dans ſa poche, madame Agnant ſe jette deſſus et en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres ſont d'un fauſſaire.

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Fripon,
Nîras-tu tes écrits! tiens, voici tout du long
Tes beaux enſeignemens dont ma fille ſe coëffe;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les dépoſer au greffe.

Mme AGNANT, *prenant des lunettes.*

Ecoute.... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante et la mienne me guide....
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces ſottiſes.

Le

Le jeune GOURVILLE, *verſant à boire à M. Agnant.*

Voiſin.

M. AGNANT.

De la vertu !

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(*à madame Agnant.*)

Madame, goûtez-en.

Mme AGNANT, *ayant bu.*

Peſte ! il eſt admirable !

Le jeune GOURVILLE *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce ſoir, mon cher, ſur votre table :
On vous porte un quartaut dont vous ſerez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE *à l'avocat Placet.*

Et vous ?

L'avocat PLACET *boit un coup.*

Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je ſuis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en préſente à ſon frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins et de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :

Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.

(*à madame Agnant.*)

Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour:
Ni vos yeux ni les ſiens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Mme AGNANT.

Oh! c'eſt un honnête homme!

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Mme AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

M. AGNANT, *en buvant et le regardant enſuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des affaires,
Très-charitablement, des filles et des mères.

Mme AGNANT.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiſelle Agnant
A du cœur; elle penſe, et n'eſt plus une enfant;
Vous l'avez ſouffletée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, et puis elle eſt partie.

M. AGNANT, *toujours aſſis, et le verre à la main.*

C'eſt votre faute auſſi, ma femme; et franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu, c'eſt peu de choſe.

Allez, tout ira bien.... J'entends monſieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, et promptement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez perſuader.

GOURVILLE l'aîné.

Perſuader ! Eh quoi ?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez manier cette affaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi ?

M[me] AGNANT.

Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien....

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc.

(*il ſort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE, *prenant par la main* M. et Mme AGNANT, *et ſe mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'eſt plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuſe ; et j'excuſais mon frère ;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous haſardons tous la réputation
D'une fille nubile, et ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur eſt tout-à-fait gliſſant ;
Ceci fera du bruit, le monde eſt médiſant.

Mme AGNANT.

Et c'eſt ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès verbal chez un homme trouvée :

Vous sentez bien, Madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé ? . . . fi ! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, Monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, *toujours bien fixe et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens ?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.

Mon frère a fait ſans doute une grande ſottiſe
D'enlever la future à ce futur promiſe.
Il n'en peut réſulter qu'une triſte union,
Pleine de jalouſie et de diſſention.
Les deux futurs enſemble à peine pourraient vivre.

Mme AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raiſon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deſtin fatal,
Vous voyez que mon frère a ſeul fait tout le mal.
C'eſt votre propre ſang, c'eſt l'honneur qu'il vous ôte,
Madame, c'eſt à moi de réparer ſa faute.
Pour Sophie, il eſt vrai, je n'eus aucun déſir;
Mais je l'épouſerai pour vous faire plaiſir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien: un cadet de baſſe-Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement

Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père ;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs ! grand Dieu !

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Mme AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant ?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT, *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher !

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme !
Ah ! ça me plaît.

Mme AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'avocat

L'avocat PLACET.

Mais ſongez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même!

Mme AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(elle le pouſſe.)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, *le pouſſant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

Mme AGNANT, *lui feſant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui feſant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs!

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire aſſigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonſoir.

Mme AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(l'avocat Placet ſort.)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire ?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myſtère ?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré.
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

M. AGNANT.

C'eſt comme dans les tiennes.

Mme AGNANT.

Tout de même : et ma fille ? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de ſoufflets, je vous prie ;
Cela cabre un eſprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mme AGNANT.

Ça n'arrivera plus... c'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement :
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille ſi chère.

(il fait un pas pour ſortir.)

Mme AGNANT, *l'embraſſant.*

Il faut que je t'embraſſe.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inſtant.

Mme AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre ;
En famille avec toi quels plaiſirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter... va, mon fils... ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Mme AGNANT.

Tu réponds d'elle ?

GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

Mme AGNANT.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime !

SCENE V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre eſt un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela ! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

M. AGNANT.

Ah, ah !

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſitôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires.
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils ſont : comment cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, Mme AGNANT, M. GARANT.

Mme AGNANT.

Eh bien, monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voiſine, et le ciel l'a voulu.

Mme AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il eſt vrai qu'on a ſur ſa conduite
Gloſé bien fortement ; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.

Mme AGNANT.

L'eſcapade, Monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux : et puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je ſuis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit?
Quels diſcours!

Mme AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille:
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Mme AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

M. GARANT.

De la belle Ninon,
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

Mme AGNANT.

Comment! vous épouſez notre Ninon?

M. AGNANT.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme AGNANT.

Et moi je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'eſt blottie

Chez vous, en votre abſence, et qu'elle en va ſortir
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendreſſe,
Cent mille francs comptant que vous avez en caiſſe.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voiſins ? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire
Que Sophie eſt chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui ſont tout prêts pour lui ?

Mme AGNANT.

Je le tiens de ſa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eſt extrême;
Il ſéduit tour à tour les filles du Marais;
Il leur fait des ſermens d'épouſer leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en eſt pas un mot : et je ne lui dois rien.
Monſieur ſon frère et lui ſont tous les deux ſans bien,
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Mme AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'eſt dommage.

Mme AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas ſauvée ?

M. GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Mme AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà !

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Mme AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raiſon ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

M. GARANT.

La maiſon m'appartient, gardez-vous en, ma bonne.

Mme AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne?
Allons, courons bien vîte après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geſte d'un homme ivre.*

Ma femme, il eſt bien plat.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, Madame, quel train! quel bruit dans votre abſence!
Quel tumulte effroyable et quelle extravagance!

NINON.

Je ſais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée:
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre ſa fille! ah! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Liſette, que veux-tu,
Il faut pour la jeuneſſe être un peu complaiſante:
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voiſins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le ſecret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, ſi douce, ſi gentille.

NINON.

Dès la première fois, ſon maintien me ſurprit,
Sa grâce me charma, j'aimai ſon tour d'eſprit.
Des femmes quelquefois aſſez extravagantes,
Ayant de ſots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien ſouffrir de ſes très-ſots parens
La viſite importune et les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voiſinage;
Sa fille était tout autre : elle obtint mon ſuffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épouſant,
N'eſt point forcé de vivre avec madame Agnant.
On reſpecte beaucoup ſa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie eſt bonne par le cœur :
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce ſoir bacler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un ſeul jour, c'eſt faire aſſez de bien;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième :
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être ; il promet et je donne.
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! Picard, quels bienfaits!
(*en montrant la bourse.*)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... et que je ne désire

Rien plus ... ſinon qu'il dure... et que Liſette et moi
Nous ſommes obligés... mais aide-moi donc, toi,
Je ne ſais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaiſſance.

PICARD.

Ah ! Madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous.
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne et geſticule
Avec monſieur Garant ; et les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſon, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce monſieur Garant ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme !

NINON.

Oh oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant ?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on eſt ſans foi ;
Et dit qu'on l'a trompée, et que ſa fille eſt priſe ;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe :
Et puis elle s'apaiſe et convient qu'elle a tort ;
Puis dit qu'elle a raiſon, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monſieur ſon époux ?

PICARD.

En véritable ſage,
Il voit ſans ſourciller tout ce remû-ménage ;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amuſait à boire attendant le ſouper.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante
Il les amuſe tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère ?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah ! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux ſe montrans.
Monſieur le marguillier eſt bien le ſeul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré ſa modeſtie on le découvre aſſez....
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baiſſés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges criſes,
Bien ſot et bien confus de toutes mes bêtiſes :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaiſantant mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les viſions de ma ſombre folie,
Me ſéparer de vous et donner la maiſon,
Que vos propres bienfaits ont miſe ſous mon nom.

NINON.

Tout eſt raccommodé. J'avais pris mes meſures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable et ſot.

NINON.

Ah ! vos yeux ſont ouverts.
Vous démêlez enfin ces eſprits de travers,
Ces cagots inſolens, ces ſombres rigoriſtes,
Qui penſent être bons quand ils ne ſont que triſtes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu,
Ces eſcrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, ſans probité, plus méchantes que ſottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de ſens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainſi la politeſſe
Déjà dans votre eſprit ſuccède à la rudeſſe.
Je vous vois dans le train de la converſion.
Vous deviendrez aimable, et j'en ſuis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave perſonnage
Que mon bizarre ſort me donne en mariage ?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un ſentiment :
Tout ce que vous ferez ſera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union ſi chère ?

GOURVILLE.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh ! c'était par vertu : dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que ces prudes-là sont de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! et cependant enfin
Vous allez donc, Madame, épouser le cousin !

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire ;
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien :
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables ;
Vous serez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différens de moi ;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne réplique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, *amenant M. et Mme* AGNANT, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilliſer
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiſer.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eſt perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh, mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eſt en ſureté.

Mme AGNANT.

Eſt-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! ſoyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente ;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille ; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grâce,
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Mme AGNANT.

Ah ! souffrez que je crie ; et quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Mme AGNANT.

Ah ! cela va bien. . . Mais
Pour finir ce marché, que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve ;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. et Mme AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'espère,
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Mme AGNANT.

Oui passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie ;
Personne ne s'entend et chacun se marie.
(*à Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt ? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)

J'y ſuis bien neuf encore... A tout ce grand myſtère
Ma préſence, Madame, eſt-elle néceſſaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monſieur Garant veut bien faire pour vous :
Et nous aurons beſoin de votre ſignature.

LISETTE.

Je ſais ſigner auſſi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon, avec ſon grand eſprit
Saurait arranger tout.

Mme AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monſieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V et dernière.

Les Perfonnages précédens, M. GARANT, *après avoir falué la compagnie qui fe range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon fe mettent de l'autre; les domeftiques derrière.*

M. GARANT, *en ferrant la main de Ninon.*

LA raifon, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dreffé congrûment,
Avec mefure et poids, d'une manière fage,
Selon toutes les lois, la coutume et l'ufage.
(*à Mme Agnant.*) (*à M. Agnant.*)
Madame, permettez. . . . Un moment, mon voifin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira ; mais avant d'y foufcrire
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur eft fi plein de tous vos tendres foins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins :
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publîront mon choix et tout votre mérite.
Nous fouperons enfemble : ils feront enchantés
De votre prud'hommie et de vos loyautés.

Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui ſont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des ſtipulations entre nous énoncées.
Ce ſont, vous le ſavez, des affaires paſſées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment ?

Mme AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille auſſi ! ſortons de ce franc coupe-gorge,
(*montrant le jeune Gourville.*)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'eſt vous, grand nigaud, dont les ſéductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont cauſé tant d'affronts :
Ma fille paîra cher ſon énorme ſottiſe.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la criſe.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant M. et Mme Agnant, et les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne ſortez point ; reſtez, mon cher Agnant :
Quoi qu'il puiſſe arriver, tout finira gaîment.

NINON *à M. Garant, dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là . . . des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer:
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Mme AGNANT, *à M. Agnant.*

Que disent-ils de nous?

NINON, *à M. Garant.*

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens, et quelles sont mes vues.

Mme AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON *à madame Agnant.*

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

Mme AGNANT.

Oui; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement

Vous

Vous mettre tous au fait... Feu monſieur de Gourville
Me confia ſes fils, et je leur fus utile :
Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament ;
Vous en ſavez la cauſe.

Mme AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſupplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perſonnage,
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'accord entre eux :
Et cet homme de bien nommé ſon légataire,
Cet homme honnête et franc, c'eſt Monſieur.

M. GARANT, *feſant la révérence à la compagnie.*

C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte et par lui poſſédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent,
C'eſt un crime effroyable et que les lois puniſſent.
(*à M. Garant.*)
N'eſt-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et Monsieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme AGNANT, *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Pourſuivons.... Toujours prêt de me favoriſer,
Monſieur me croyant riche a voulu m'épouſer,
Afin que nous puiſſions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait,
Rien ne ſaurait ici faire un meilleur effet.

(*aux autres perſonnages.*)

Il faut vous dire enfin qu'auſſitôt que Gourville
Eut fait ſon teſtament, un ami difficile,
Un eſprit de travers, eut l'injuſte ſoupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'inſtant ſe corrige;
Et peut-être trompé, mais ſain d'entendement,
Il fait, ſans en rien dire, un ſecond teſtament:
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire appoſer les formes néceſſaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus;
Et ſi j'avais tardé les miens étaient perdus:

Monſieur gardait l'argent pour ſon beau mariage.
Tenez : voilà je penſe un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé ; monſieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour !

Mme AGNANT.

La brave femme !

NINON, *en montrant les deux Gourville.*

Entre eux deux je partage,
Ainſi que je le dois, le petit héritage.
Je ſouhaite à Monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, et d'autres teſtamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez, vous ſavez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, *à madame Agnant.*

La dot de votre fille enfin va ſe payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui ſerrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le ſaiſiſſant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reſte avec nous pour boire.

M. GARANT, *ſe débarraſſant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui feſant la révérence, et lui montrant la bourſe de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez ſi bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laiſſons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE, *à Ninon.*

Ah! je ſuis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démaſqué, vilipendé le traître!

Mme AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah! croyez que dès qu'elle ſaura

Qu'on va la marier elle reparaîtra.

LISETTE, *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtreſſe

A plus d'eſprit qu'eux tous, d'honneur et de ſageſſe?

Fin du cinquième et dernier acte.

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON, par feu M. FATEMA, comme on sait.

PREFACE

DE M. FATEMA, TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſimplement vertueux, ſans intrigue, ſans paſſions, puiſſe plaire ſur la ſcène. C'eſt une injure faite au genre humain ; elle doit être repouſſée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompſon*. Le célèbre *Adiſſon* avait balancé long-temps entre ce ſujet et celui de Caton. *Adiſſon* penſait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-deſſus. Il diſait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus réſignée à la volonté de DIEU, que celle de *Caton*. Ce ſage grec, diſait-il, ne crut pas, comme le romain, qu'il fût permis d'attenter ſur ſoi-même, et d'abandonner le poſte où DIEU nous a placés. Enfin *Adiſſon* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, et *Socrate* comme le martyr

de la ſageſſe. Mais le chevalier *Richard Steele* lui perſuada que le ſujet de Caton était plus théâtral que l'autre, et ſurtout plus convenable à ſa nation dans un temps de trouble.

En effet, la Mort de Socrate aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on ne perſécute perſonne pour ſa religion, et où la tolérance a ſi prodigieuſement augmenté la population et les richeſſes, ainſi que dans la Hollande, ma chère patrie. *Richard Steele* dit expreſſément dans le *Tatler* qu'*on doit choiſir pour le ſujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le ſuccès de Caton ayant enhardi *Adiſſon*, il jeta enfin ſur le papier l'eſquiſſe de la Mort de Socrate, en trois actes. La place de ſecrétaire d'Etat, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait beſoin pour finir cet ouvrage. Il donna ſon manuſcrit à M. *Thompſon* ſon élève; celui-ci n'oſa pas d'abord traiter un ſujet ſi grave et ſi

dénué de tout ce qui eſt en poſſeſſion de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna Sophonisbe, Coriolan, Tancrède, &c. et finit ſa carrière par la Mort de Socrate, qu'il écrivit en proſe ſcène par ſcène, et qu'il confia à ſes illuſtres amis M. *Dodington* et M. *Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours conſultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakeſpeare*, d'introduire des perſonnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoiſe acariâtre, grondant ſon mari, et l'aimant ; de mettre ſur la ſcène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces repréſentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entrepriſe n'eſt pas ſans difficulté : et quoique le ſublime continu ſoit d'un genre infiniment ſupérieur, cependant ce

mélange du pathétique et du familier a ſon mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyſſée, et l'autre à l'Iliade. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* reſſemblait trop à celui du ſergent de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une eſquiſſe, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompſon*, à ſon dernier voyage en Hollande. Je le traduiſis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer ſur le théâtre d'Amſterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant auſſi odieux, et auſſi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter; je le traduiſis enſuite en français, et je veux bien laiſſer courir cette traduction, en attendant que je faſſe imprimer l'original.

A Amſterdam, 1755.

Depuis ce temps on a repréſenté la Mort de Socrate à Londres, mais ce n'eſt pas le drame de M. *Thompſon*.

N. B. Il y a eu des gens aſſez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui ſont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, diſent-ils, en 1754. Quand cela ſerait, voilà une plaiſante raiſon! mais le fait eſt qu'il eſt décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de *Socrate.*

AGLAÉ, jeune athénienne élevée par *Socrate.*

SOPHRONIME, jeune athénien élevé par *Socrate.*

DRIXA, marchande,
TERPANDRE et ACROS, } attachés à *Anitus.*

JUGES.

DISCIPLES de *Socrate.*

Pédans protégés par *Anitus*, au nombre de trois.

SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, et mes chers affidés, vous ſavez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'eſpère que vous ferez votre devoir dans cette grande occaſion.

DRIXA.

Oui, ſans doute, Monſeigneur, pourvu que vous nous en faſſiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perſe : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, et à vous, une demi-douzaine de robes de ſoie brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela eſt un peu fort ; mais, Monſeigneur, il n'y a rien qu'on ne faſſe pour mériter votre ſainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déeſſes. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup : et ſurtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne ſont point aſſez de vœux, et qui ne préſentent point aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais ; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidelles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis ; les dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux et ſi juſtes ! et comptez que vous proſpèrerez, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes sûrs, car vous l'avez dit.

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouſe Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons enſemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

DRIXA.

Oh, Monſeigneur, je ne ſuis point jalouſe ; et pourvu que le commerce aille bien, je ſuis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtreſſes, j'ai joui d'une grande conſidération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits ſur moi. Je ſuis ſeulement fâchée que ce jeune homme ſoit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé ſoit encore entre ſes mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe ſera charmée d'être débarraſſée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé ſont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'eſt oſé moquer de certaines aventures arrivées aux myſtères de Cérès. Mais il eſt le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laiſſé, dit-on, de grands biens ; Aglaé eſt adorable ; j'idolâtre Aglaé : il faut que j'épouſe Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le faſſe pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aye mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laiſſer ſa

fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères ?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA.

Diable ! voilà qui est sérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laiſſe, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduiſent, ma chère Drixa ; ſervez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un ſeul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de perſe.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh, bon jour, mon cher Socrate, le favori des dieux et le plus ſage des mortels. Je me ſens élevé au-deſſus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; et je reſpecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je ſuis un homme ſimple, dépourvu de ſcience et plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

ANITUS.

Vous ſupporter ! je vous admire : je voudrais vous reſſembler, s'il était poſſible : et c'eſt pour être plus ſouvent témoin de vos vertus, pour entendre plus

ſouvent vos leçons, que je veux épouſer votre belle pupille Aglaé, dont la deſtinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il eſt vrai que ſon père Agaton qui était mon ami, c'eſt-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par ſon teſtament cette aimable et vertueuſe orpheline.

ANITUS.

Avec des richeſſes conſidérables ? car on dit que c'eſt le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'eſt ſur quoi je ne puis vous donner aucun éclairciſſement ; ſon père, ce tendre ami dont les volontés me ſont ſacrées, m'a défendu par ce même teſtament de divulguer l'état de la fortune de ſa fille.

ANITUS.

Ce reſpect pour les dernières volontés d'un ami, et cette diſcrétion ſont dignes de votre belle ame. Mais on ſait aſſez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, ſi les richeſſes ſont une faveur de l'Etre ſuprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cauſe de ſa fortune ; mais je ſuis perſuadé que vous éconduirez un pareil perſonnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je ſais ce que je dois penſer d'un homme comme vous: mais ce n'eſt pas à moi de gêner les ſentimens d'Aglaé. Je lui ſers de père, je ne ſuis point ſon maître : elle doit diſpoſer de ſon cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; ſi elle écoute vos propoſitions, je ſouſcris à ſes volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le conſentement de Xantippe votre femme ; ſans doute elle eſt inſtruite des ſentimens d'Aglaé ; ainſi je regarde la choſe comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choſes comme faites que quand elles le ſont.

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre ſort. Voilà un monſeigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laiſſe toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté ſerait gênée par ma préſence. Quelque choix que vous faſſiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(*il ſort.*)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'eſt avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me ſert de père, et il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos ſentimens, pourriez-vous me dire ce que vous penſez de Cérès, de Cybèle, de Vénus ?

AGLAÉ.

Hélas ! j'en penſerai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'eſt bien dit : vous ferez auſſi tout ce que je voudrai ?

AGLAÉ.

Non, l'un eſt fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à notre union ; Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vous ſavez quels ſentimens vous m'avez inſpirés. Vous connaiſſez mon rang et mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui ſort d'ici m'a inſtruite à ne diſſimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte votre dignité, je connais peu votre perſonne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah ! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

AGLAÉ.

Il eſt vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'eſt lui qui dicte votre réponſe ; c'eſt lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès l'enfance ; Socrate lui ſert de père comme à moi. Sophronime eſt plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en ſuis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous oſez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'ofe vous l'avouer, parce que rien n'eſt plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec lui, vous refuſez ſa main ?

AGLAÉ.

Rien n'eſt plus vrai encore.

ANITUS.

C'eſt ſans doute la crainte de me déplaire qui ſuſpend votre engagement avec lui ?

AGLAÉ.

Non aſſurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un miniſtre des autels ?

AGLAÉ.

Point du tout ; je ſuis perſuadée que l'Etre ſuprême ſe ſoucie fort peu que je vous épouſe ou non.

ANITUS.

L'Etre ſuprême ! ma chère fille, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut parler : vous devez dire les dieux et les déeſſes. Prenez garde, j'entrevois en vous des ſentimens dangereux, et je ſais trop qui vous les a inſpirés. Sachez que Cérès, dont je ſuis le grand-prêtre, peut

peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés, je le veux croire ; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop ; mais enfin j'espère vous convertir. Etes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très-résolue ; et j'en suis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez ; je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune ; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux ; que la jeunesse passe, et que la fortune reste ; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but ; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille ; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois ; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'eſt à moi que je l'ai promis, non à vous.

(*Anitus ſort.*)

(*Aglaé ſeule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne ſais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre ſans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que ſon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendriſſement.

SCENE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHERE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, ſortir d'auprès de vous, et vos yeux ſemblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il eſt l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'averſion qu'il m'inſpirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! ſerait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obſcurciſſent vos yeux ?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inſpirer que des dégoûts. Non,

Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, et j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche, et que je méprise ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puiſque vous m'aimez, je dois vivre ; mais ſi vous me refuſez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce myſtère funeſte.

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je reſpire ; c'eſt vous qui m'avez appris la ſageſſe ; c'eſt Aglaé qui m'a appris à ſentir l'amour. Vous avez donné votre conſentement à notre hymen : la belle Aglaé qui ſemblait le déſirer me refuſe ; et en me diſant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, ſans m'apprendre la cauſe d'un ſi cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il eſt poſſible, à le ſoutenir.

SOCRATE.

Aglaé eſt maîtreſſe de ſes volontés : ſon père m'a fait ſon tuteur, et non pas ſon tyran ; je feſais mon bonheur de vous unir enſemble. Si elle a changé d'avis, j'en ſuis ſurpris, j'en ſuis affligé ; mais il faut écouter ſes raiſons : ſi elles ſont juſtes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être juftes.

AGLAÉ.

Elles le font du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le teftament fecret de mon père, fage et généreux Socrate, vous me dites qu'il me laiffait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le deffein de donner cette fortune à votre cher difciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne pofsède pour toute richeffe que fa vertu : vous avez approuvé ma réfolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, tranfportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, et auffitôt cet état a difparu. Elle m'a traitée de vifionnaire. Elle m'a montré le teftament de mon père qui eft mort dans la pauvreté, qui ne me laiffe rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon fonge, je n'ai fenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que fes raifons ne vaudraient rien ; fi elle m'aime, ne fuis-je pas affez

riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament : mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère ; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je sais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſſent ; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont été mieux récompenſés ; jamais mon eſpérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus riche que vous ne penſez. Ce n'eſt pas à elle, c'eſt à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate, il dit préciſément dans ſon teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux ſigner le contrat tout à l'heure.

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amuſez point aux viſions de mon mari ; la philoſophie eſt fort bonne, quand on eſt à ſon aiſe ; mais vous n'avez rien ; il faut vivre : vous philoſopherez après. J'ai

conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puiſſant, homme de crédit; venez, ſuivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéiſſe, et vîte; c'eſt pour votre bien, ne raiſonnez pas, et ſuivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah Ciel! ah, chère Aglaé!

SOCRATE.

Laiſſez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laiſſe dire? vraiment, je le prétends bien, et ſurtout, qu'on me laiſſe faire. C'eſt bien à vous, avec votre ſageſſe et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaiſes qui ne ſont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établiſſe. Et vous qui reſtez là tout étonné, j'ai auſſi votre affaire; Drixa eſt votre fait; vous me remercierez tous deux; tout ſera conclu dans la minute; je ſuis expéditive, ne perdons point de temps: tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans; marquez-lui toute ſorte de déférences; il faut lui complaire puiſqu'on ne peut la corriger. C'eſt le triomphe de la raiſon de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne puis croire mon bonheur ; comment ſe peut-il qu'Aglaé, dont le père eſt mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot ſi conſidérable ?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit ; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaiſſais mieux qu'elle les reſſources de ſon père. Qu'il vous ſuffiſe de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi je dois le ſecret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'eſt que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge ſur vous les refus d'Aglaé : c'eſt un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh que peut craindre celui qui fait ſon devoir ? je connais la rage de mes ennemis ; je ſais toutes leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offenſe point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'eſt plus vrai ; mais je mourrais de douleur, ſi la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en uſage votre héroïque conſtance.

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

MON bienfaiteur, mon père, homme au-deſſus des hommes, j'embraſſe vos genoux. Secondez-moi, Sophronime ; c'eſt lui, c'eſt Socrate qui nous marie aux dépens de ſa fortune, qui paye ma dot, qui ſe prive pour nous de la plus grande partie de ſon bien. Non, nous ne le ſouffrirons pas ; nous ne ſerons pas riches à ce prix : plus notre cœur eſt reconnaiſſant, plus nous devons imiter la nobleſſe du ſien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je ſuis ſaiſi comme elle ; nous ſentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuſer. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous ſoient point à charge. Votre amitié eſt le plus grand des biens, c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puiſſans de la terre ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop. Ecoutez-moi ; ne faut-il pas reſpecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis ; je trahirais l'amitié et la confiance, ſi je feſais moins. J'ai accepté ſon teſtament, je l'exécute ; le peu que je vous donne eſt inutile à ma vieilleſſe, qui eſt ſans beſoins. Enfin, ſi j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'eſt moi qui le ſuis aujourd'hui ; c'eſt moi qui par ce nom ſacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refuſant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raiſons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah, que vous nous ordonnez des choſes cruelles !

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de ſottiſes ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette groſſe

marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple ; et vous mariez vos deux étourdis enſemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'eſt pas aſſez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! juſtes dieux, vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de ſoixante et dix ans ? qui payera vos médecins, quand vous ſerez malade ? vos avocats, quand vous aurez des procès ? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus et ſon parti, que vous auriez eus pour vous, s'attacheront à vous perſécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philoſophes et la philoſophie, et ma ſotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres, et il vous faudrait des liſières : vous raiſonnez ſans ceſſe, et vous n'avez pas le ſens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous ſeriez le plus ridicule et le plus inſupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve ; rompez dans l'inſtant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'eſt très-bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point propoſé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et ſont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne preſque tout ce qui me reſte à la fille

de mon ami : le peu que je garde me ſuffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je ſuis ſobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philoſophie que vous me reprochez, elle m'enſeigne à ſouffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

XANTIPPE *ſeule.*

LE vieux fou ! il faut que je l'eſtime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne ſais quoi de grand dans ſa folie. Le ſang froid de ſes extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, et quand j'ai bien crié, il m'en impoſe, et je ſuis toute confondue : eſt-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque choſe de ſupérieur à la mienne ?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien, madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtreſſe chez vous ! Fi ! que cela eſt lâche de ſe laiſſer gouverner par ſon mari ! Ce maudit Socrate

m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! il me le payera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me ſuis aſſez fâchée contre lui ; c'eſt un imbécille, je le ſais bien ; mais dans le fond c'eſt bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les ſottiſes poſſibles ſans y entendre fineſſe, et avec tant de probité que cela déſarme. D'ailleurs, il eſt têtu comme une mule. J'ai paſſé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-ſeulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y faſſe ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'aperçois ſous ces portiques ſon bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres ; laiſſez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir ; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures ſont communes, reſpectable Anitus; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne preſque tout ſon bien à Aglaé, uniquement pour vous déſeſpérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'eſt bien mon intention, le ciel y eſt intéreſſé; cet homme mépriſe ſans doute les dieux, puiſqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accuſations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler; nous le mettrons en danger de ſa vie; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime; par là nous remplirons tous nos devoirs; il ſera puni par la crainte que nous lui aurons donnée: j'obtiendrai ma maîtreſſe, et vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la ſageſſe elle-même. Il faut que quelque divinité vous inſpire. Inſtruiſez-nous, que faut-il faire?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges paſſeront pour aller au tribunal: Mélitus eſt à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus eſt un petit pédant, un méchant homme, qui eſt votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il eſt encore plus l'ennemi de Socrate; c'eſt un ſcélérat hypocrite, qui ſoutient les droits de l'Aréopage contre moi; mais nous nous réuniſſons toujours quand il s'agit de perdre ces faux ſages capables d'éclairer le peuple ſur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote?

DRIXA.

Oui aſſurément, Monſeigneur; j'aime l'argent et le plaiſir de tout mon cœur: mais en fait de dévotion je ne cède à perſonne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, et quand les juges paſſeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque choſe à gagner? nous ſommes prêts.

ACROS.

Oui, mais quelle eſpèce d'impiété?

ANITUS.

De toutes les eſpèces. Vous n'avez qu'à l'accuſer hardiment de ne point croire aux dieux: c'eſt le plus court.

DRIXA.

Oh laiſſez-moi faire.

ANITUS.

ANITUS.

Vous ſerez parfaitement ſecondés. Allez ſous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant inſtruire quelques gazetiers de controverſe, quelques folliculaires qui viennent ſouvent dîner chez moi. Ce ſont des gens bien mépriſables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occaſion, quand ils ſont bien dirigés. Il faut ſe ſervir de tout pour faire triompher la bonne cauſe. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au ſignal que je donnerai : c'eſt le sûr moyen de gagner le ciel, et ſurtout de vivre heureux ſur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

NONOTI.

J'ai travaillé, Monſeigneur ; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui ; il eſt confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal ; il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez laſſer la patience de la cour.

NONOTI.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame eſt une quinteſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches, que Cérès fait des miracles, et que par conſéquent Socrate eſt un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au ſecond juge, qui eſt un excellent philoſophe : je vous réponds que vous ſerez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation ; et tout ce que j'en fais eſt pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, ſavant Chomos, qu'avez-vous fait ?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer tout le contraire de ce qu'il a dit ; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'eſt un homme qui n'a pas le ſens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios ?

BERTIOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le chaos. Je fais voir adroitement, en paſſant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable ! Allez de ma part chez le ſeptième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui ; nous nous connaiſſons trop l'un et l'autre.

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monſieur le prêtre, il y a long-temps que j'y penſe ; uniſſons-nous ſur ce point, nous n'en ſerons pas moins brouillés ſur le reſte.

ANITUS.

Je ſais bien que nous nous haïſſons tous deux ; mais en ſe déteſtant, il faut ſe réunir pour gouverner la république.

MELITUS.

D'accord. Perſonne ne nous entend ici ; je ſais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre, parce que je ſuis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démaſquant ; nous devons donc commencer vous et moi par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occaſion.

ANITUS, *à part.*

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite ſur un autel, les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et conſulter ſon foie tout à mon aiſe !

MELITUS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de ſacrificateur dans la geole, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaiſir.

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les eſprits du peuple.

MELITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez ſur moi comme ſur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCENE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques juges d'Athènes qui paſſent ſous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE et ACROS *enſemble.*

Justice, juſtice, ſcandale, impiété, juſtice, juſtice, irréligion, impiété, juſtice.

ANITUS.

Qu'eſt-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Juſtice au nom du peuple.

MELITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah, ah! contre Socrate? ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en ſais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour ſe marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans le temple ; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les ſoulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela eſt vrai, c'eſt un impie.

DRIXA.

C'eſt un hérétique ; il nie la pluralité des dieux ; il eſt déiſte ; il ne croit qu'un ſeul Dieu ; c'eſt un athée.

Tous trois enſemble.

Oui, il eſt hérétique, déiſte, athée.

MELITUS.

Voilà des accuſations très-graves, et très-vraiſemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'Etat eſt en danger, ſi on laiſſe de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera ſon ſecours.

DRIXA.

Oui, Minerve, ſans doute ; je l'ai entendu faire des plaiſanteries ſur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas

d'avis, Meſſieurs, qu'on le mette en priſon tout à l'heure?

LES JUGES *enſemble.*

Oui, en priſon, vîte en priſon.

MELITUS.

Huiſſiers, amenez à l'inſtant Socrate en priſon.

DRIXA.

Et qu'enſuite il ſoit brûlé ſans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'eſt ce que cette bonne dévote voulait dire: il faut l'entendre, mais ne ſe pas laiſſer ſurprendre à ce qu'il dira; car vous ſavez que ces philoſophes ſont d'une ſubtilité diabolique: ce ſont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En priſon, en priſon.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*; Valets de ville.

XANTIPPE.

Eh miféricorde ! on traîne mon mari en prifon : n'avez-vous pas honte, meffieurs les juges, de traiter ainfi un homme de fon âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en eft incapable ; hélas, il eft plus bête que méchant (*a*). Meffieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'eft que de doter des filles. Que je fuis malheureufe !

SOPHRONIME.

Ah ! Meffieurs, refpectez fa vieilleffe et fa vertu ; chargez-moi de fers : je fuis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la fienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prifon au lieu de lui ; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien fur le plus jufte et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

(*a*) On prétend que la fervante de *la Fontaine* en difait autant de fon maître : ce n'eft pas la faute de M. *Thompfon* fi *Xantippe* l'a dit avant cette fervante. M. *Thompfon* a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

MELITUS.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeuneffe.

SOCRATE.

Ceffez, ma femme, ceffez, mes enfans, de vous oppofer à la volonté du ciel : elle fe manifefte par l'organe des lois. Quiconque réfifte à la loi eft indigne d'être citoyen. Dieu veut que je fois chargé de fers, je me foumets à fes décrets fans murmure. Dans ma maifon, dans Athènes, dans les cachots, je fuis également libre : et puifque je vois en vous tant de reconnaiffance et tant d'amitié, je fuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans fa chambre ou dans la prifon d'Athènes ? Tout eft dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raifonneur. Voilà comme ils font tous; ils vous pouffent des argumens jufque fous la potence.

ANITUS.

Meffieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes difpofitions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laiffez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que fa femme et ces jeunes gens fe retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaiffe devant notre tribunal.

SCENE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VERTUEUX Socrate, le cœur me ſaigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, et je ſuis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je ſuis perſuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez ; votre ſituation eſt plus dangereuſe que vous ne penſez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de choſe.

ANITUS.

C'eſt peu pour votre ame intrépide et ſublime ; c'eſt tout aux yeux de ceux qui chériſſent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philoſophie que votre ame ſoit armée, il eſt dur de périr par le dernier ſupplice. Ce n'eſt pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, ſera flétrie dans tous les ſiècles. Non-ſeulement tous les dévots et toutes les

dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste; je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(on l'emmène.)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible, ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES JUGES *affis fur leur tribunal*, SOCRATE *debout.*

UN JUGE, *à Anitus.*

Vous ne devriez pas fiéger ici ; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y fuis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate, vous êtes accufé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeuneffe, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déifte et athée : répondez.

SOCRATE.

Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre fang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeuneffe dont vous parlez, ne ceffez de la guider par vos confeils, et furtout par vos exemples ; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la miférable philofophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux eft d'une difcuffion un peu plus difficile ; mais vous m'entendrez aifément.

Juges athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le ſcélérat !

SOCRATE.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je. Sa nature eſt d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleſtes, tournez-les vers la terre et les mers, tout ſe correſpond, tout eſt fait l'un pour l'autre ; chaque être eſt intimement lié avec les autres êtres ; tout eſt d'un même deſſein ; il n'y a donc qu'un ſeul architecte, un ſeul maître, un ſeul conſervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puiſſans et plus éclairés que les hommes, et s'ils exiſtent, ce ſont des créatures comme vous ; ce ſont ſes premiers ſujets, et non pas des dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils exiſtent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un Père. Ce Dieu n'a pas beſoin de Mercure et d'Iris pour nous ſignifier ſes ordres : il n'a qu'à vouloir, et c'eſt aſſez. Si par Minerve vous n'entendiez que la ſageſſe de Dieu, ſi par Neptune vous n'entendiez que ſes lois immuables, qui élèvent et qui abaiſſent les mers, je vous dirais : Il vous eſt permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Etre éternel, et que vous ne donniez pas occaſion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie !

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphyſique : la morale eſt ſon eſſence. Adorez et ne diſputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu ſuprême deſcendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuſes. C'eſt inſulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puiſſe être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'eſt décourager le reſte des hommes, d'oſer dire que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement myſtérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémiſtocle, Ariſtide, que vous avez perſécutés, valaient bien, peut-être, Perſée, Hercule et Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire et d'être juſte. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blaſphèmes et d'inſolences !

UN AUTRE JUGE.

Que d'abſurdités ! on ne ſait ce qu'il veut dire.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raiſonnemens ; ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut ; répondez

net et avec préciſion. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous propoſez des choſes ridicules à croire, trop de gens alors ſe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt impertinente; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élever juſqu'à la loi véritable; ils ſavent rire de vos petits dieux, et ils ne ſavent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhenſible, incommunicable, éternel, et tout juſte, comme tout-puiſſant.

MELITUS.

Ah le blaſphémateur! ah le monſtre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous auſſi.

UN JUGE.

Nous ſommes pluſieurs qui ne ſommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes ſeraient plus juſtes et plus ſages, s'ils penſaient comme lui; et pour moi, loin de le condamner, je ſuis d'avis qu'on le récompenſe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penſons de même.

MELITUS.

Les opinions femblent fe partager.

ANITUS.

Meffieurs de l'Aréopage, laiffez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le foleil tourne, et que l'Aréopage foit de droit divin ?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des queftions; mais je fuis en droit de vous enfeigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la fociété que ce foit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle foient juftes. La vertu feule eft de droit divin, et vous et l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuftres et équitables Juges, faites fortir Socrate. (*Melitus fait un figne. On emmène Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu, augufte Aréopage, inftitué par le ciel; cet homme dangereux nie que le foleil tourne, et que vos charges foient de droit divin. Si ces horribles opinions fe répandent, plus de magiftrats, et plus de foleil : vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'Etat, vous ne devez plus juger que fuivant les lois ; et fi vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Puniffez la rebellion, vengez le ciel et

la terre. Je ſors. Redoutez la colère des dieux, ſi Socrate reſte en vie.

(*Anitus ſort, et les juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'eſt un homme trop à craindre. S'il ne s'agiſſait que des dieux, encore paſſe.

UN JUGE, *à celui qui vient de parler.*

Entre nous, Socrate a raiſon ; mais il a tort d'avoir raiſon ſi publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui ; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où eſt le mal après tout d'empoiſonner un philoſophe, ſurtout quand il eſt laid et vieux ?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuſtice à condamner Socrate, c'eſt l'affaire d'Anitus, ce n'eſt pas la mienne ; je mets tout ſur ſa conſcience ; d'ailleurs, il eſt tard, on perd ſon temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il eſt hérétique et athée ; à la mort, à la mort.

MELITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux ſoient bénis, la pluralité eſt pour la mort. Socrate, les dieux

vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enſuive.

SOCRATE.

Nous ſommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triſte que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas ſont plus douloureuſes qu'un gobelet de ciguë. Au reſte, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *ſortant.*

Certainement cet homme-là méritait une penſion de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai; mais auſſi de quoi s'aviſait-il de ſe brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien aiſe après tout de faire mourir un philoſophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'eſprit qu'il eſt bon de mater un peu.

UN JUGE.

Meſſieurs, un petit mot: ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits? Ils ſcandaliſent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première ſeſſion. Allons dîner. (*b*)

SCENE II.

SOCRATE *ſeul.*

DEPUIS long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à préſent, c'eſt que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens et interrompre la douceur du recueillement de mon ame ; je ne dois m'occuper que de l'Etre ſuprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà : il faut ſe réſigner à tout.

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE et les Diſciples de Socrate.

XANTIPPE.

EH bien, pauvre homme, qu'eſt-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous abſous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une ſeconde fois.

(*b*) Au ſeizième ſiècle il ſe paſſa une ſcène à peu-près ſemblable, et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, et allons dîner.*

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds ; ne ſoyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers diſciples, mes amis.

CRITON, *à la tête des diſciples de Socrate.*

Vous nous voyez auſſi alarmés de votre ſort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permiſſion de vous voir. Juſte Ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? Souffrez que nous baiſions ces fers que vous honorez, et qui ſont la honte d'Athènes. Eſt-il poſſible qu'Anitus et les ſiens aient pu vous mettre en cet état ?

SOCRATE.

Ne penſons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous feſions hier de l'immortalité de l'ame. Nous diſions, ce me ſemble, que rien n'eſt plus probable et plus conſolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle ? Se pourrait-il faire que nous étant élevés juſqu'à la connaiſſance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous ceſſaſſions de le connaître quand ce voile ſera tombé ? Non, puiſque nous penſons, nous penſerons toujours : la penſée eſt l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juſte qui récompenſe la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faibleſſes.

XANTIPPE.

C'eſt bien dit ; je n'y entends rien ; on penſera toujours parce qu'on a penſé. Eſt-ce qu'on ſe mouchera toujours parce qu'on s'eſt mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec ſon gobelet ?

LE GEOLIER ou Valet des Onze, *apportant la taſſe de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoiſonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma préſence ! je te déviſagerai, monſtre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé ſon mari ; elle vous traite de même : je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez.

(*il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon, divin Socrate ! par quelle horrible injuſtice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juſte ! les fanatiques ont proſcrit le ſage ! Vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'eſt pas ce corps périſſable qui vous a

aimés, qui vous a enſeignés, c'eſt mon ame ſeule qui a vécu avec vous ; et elle vous aimera à jamais.

(*il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'eſt la règle.

SOCRATE.

Si c'eſt la règle, détachez.

(*il ſe gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous ſouriez ?

SOCRATE.

Je ſouris en réfléchiſſant que le plaiſir vient de la douleur. C'eſt ainſi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (*c*)

(*il boit.*)

CRITON.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE.

Hélas ! c'eſt pour je ne ſais combien de diſcours ridicules de cette eſpèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains.

(*c*) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau ſermon de *Socrate*. Ces moralités, qui ſont devenues lieux communs, ſont bien ennuyeuſes. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long-temps ne connaiſſent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum feſtinat* : voilà la grande règle que M. *Thompſon* a obſervée..

Je vous grondais, mais je vous aimais ; et ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent. Ah, ah ! mon cher mari, ah !

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuſe, après cet empoiſonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'aſſaſſiner impunément leurs concitoyens ?

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul Dieu, et les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas ! faut-il que vous ſoyez une de ces victimes ?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir celle d'embraſſer auſſi Sophronime et Aglaé : je ſuis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils

encouragent les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; ſa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCENE IV et dernière.

Les Acteurs précédens ; AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, conſolez-vous ; dignes diſciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis ſont confondus : tout le peuple prend votre défenſe.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalouſie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander juſtice de ſon crime, puiſque j'en étais la cauſe.

SOPHRONIME.

Anitus ſe dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le pourſuit lui et ſes complices ; on rend des grâces ſolennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple eſt à la porte de la priſon, et attend que vous paraiſſiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges ſe ſont rétractés.

XANTIPPE.

XANTIPPE.

Hélas ! que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéiſſiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'eſt plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'eſt plus temps ! juſte Ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoiſonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je priſſe le poiſon ; j'ai obéi à la loi, tout injuſte qu'elle eſt, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injuſtice eût été commiſe envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, et ſongez que pour l'être il faut dompter ſon

humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie qui mépriſe les perſécuteurs, et qui prend pitié des faibleſſes humaines ; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie eſt précieuſe, la mienne eſt inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y ſonge ! Ah ! je vais ſoulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puiſſions-nous élever des temples à Socrate, ſi un homme en mérite !

CRITON.

Puiſſe au moins ſa ſageſſe apprendre aux hommes que c'eſt à Dieu ſeul que nous devons des temples !

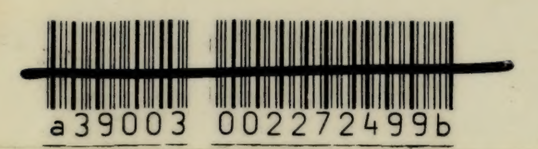
Fin du tome huitième.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome huitième.


a39003 002272499b

